

LARSEN

LE MAGAZINE DE L'ACTUALITÉ MUSICALE EN FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES
N°12 - MARS / AVRIL 2015



Roscoe

MONT & MERVEILLES

VINCENT LIBEN | PAON | AKRO | JOSÉ VAN DAM |
75 ANS DE JEUNESSES MUSICALES | ARSONIC

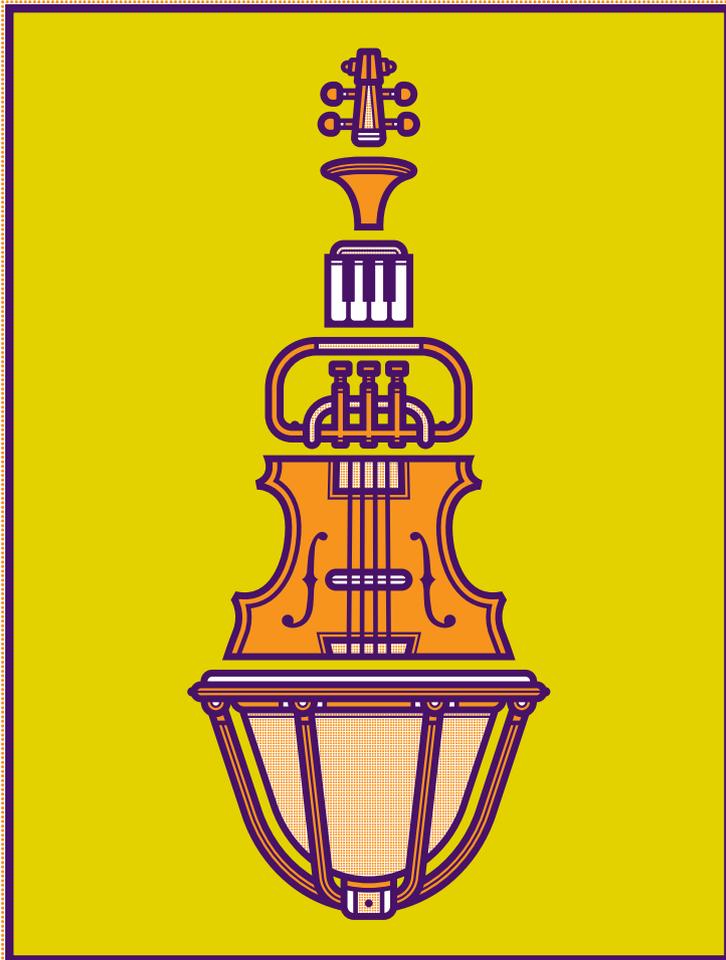
Périodique : 5 x par an

BELGIQUE-BELGIE

P.P. - P.B.
1099 BRUXELLES/X
1/1746

AUTORISATION
Bureau de dépôt :
Bruxelles/x





UNE PRODUCTION DE CHAMBER MUSIC FOR EUROPE ET DU CONSEIL DE LA MUSIQUE AVEC LE SOUTIEN DE LA MAISON DES CULTURES ET DE LA COHESION SOCIALE

PAS SI CLASSIQUE

UN CYCLE DE CONCERTS DE MUSIQUE CLASSIQUE & CONTEMPORAINE PRÉSENTÉ DANS DES LIEUX CONVIVIAUX DE BRUXELLES ET PROPOSÉ EN TOUTE DÉCONTRACTION PAR LES PROFESSIONNELS DE LA NOUVELLE GÉNÉRATION

MAISON DES MUSIQUES

RUE LEBEAU 39 - 1000 BRUXELLES (SABLON)

INFOS & RÉSERVATIONS : 02 550 13 20 - INFO@CONSEILDELAMUSIQUE.BE
WWW.CONSEILDELAMUSIQUE.BE

18H30 ACCUEIL ET APÉRO OFFERT - 19H00 CONCERT (DURÉE : 1H) - TARIF : 5€

| | |
|------------------|---|
| MARDI 24 FÉVRIER | TRIO EGMONT / BEETHOVEN - ZEMLINSKY |
| MARDI 24 MARS | QUATUOR ZERKALO / SCHUBERT - WEBERN |
| MARDI 21 AVRIL | QUATUOR ZERKALO / BEETHOVEN - WIDMANN |
| MARDI 19 MAI | QUATUOR MP4 / HAYDN - SALLINEN - LIGETI |
| MARDI 16 JUIN | QUATUOR ARSYS / SCHMITT - DONATONI - BACH - LIGETI - GRISI - FRANCK - PIAZZOLLA |

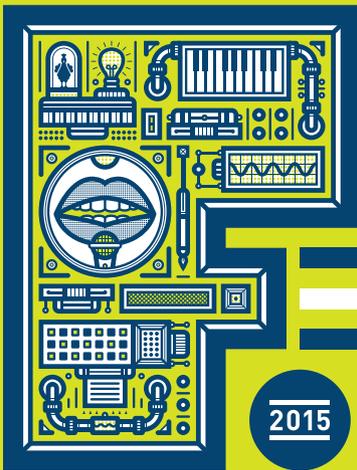


Design - Greygouar (www.greygouar.net)



UNE PRODUCTION DU CONSEIL DE LA MUSIQUE ET DU BOTANIQUE

DU
DANS
LE
TEXTE



LE CONCOURS DES ARTISTES QUI CHANTENT... EN FRANÇAIS !

LA FINALE

VENEZ DÉCOUVRIR LA RELÈVE
DE LA SCÈNE FRANCOPHONE
EN FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES

SAMEDI 28 MARS AU BOTANIQUE - 19H30

INFOS & RÉSERVATIONS : BOTANIQUE - RUE ROYALE 236 - 1210 BRUXELLES
 PRIX : 6 / 9 / 12€

WWW.BOTANIQUE.BE - 02 218 37 32 - WWW.CONSEILDELAMUSIQUE.BE



ILLUSTRATION & DESIGN : GREYGOUAR (WWW.SPADRAPS.NET)

LARSEN

CONSEIL
DE LA MUSIQUE
Quai au Bois de Construc-
tion, 10 - 1000 Bruxelles
www.conseildelamusique.be
Contact par mail:
larsen@conseildelamusique.be

Contactez la rédaction:
première lettre du
prénom.nom@conseil-
delamusique.be

RÉDACTION
Directrice de la rédaction
Claire Monville

Comité de rédaction
Nicolas Alsteen
Julien Chanet
François-Xavier Descamps
Christophe Hars
Claire Monville

**Coordonateur
de la rédaction**
François-Xavier Descamps

Rédacteur
Nicolas Alsteen

Collaborateurs
Ayrton Desimpelaere
Véronique Laurent
Luc Lorfèvre
Catherine Makereel
Rafal Naczyk
Jacques Prouvost
Didier Stiers
Benjamin Tollet

Correcteurs
Christine Lafontaine
Nicolas Lommers

Photographe Cover
© Gilles Dewalke

**PROMOTION
& DIFFUSION**
François-Xavier Descamps

ABONNEMENT
**Vous pouvez vous abonner
gratuitement à Larsen.**
larsen@conseildelamusique.be
Tél.: 02 550 13 20

**CONCEPTION
GRAPHIQUE**
supersimple.be

Impression
Paperland

Prochain numéro
Mai 2015



Loterie Nationale
créateur de chances

LE SOIR



25



20



38



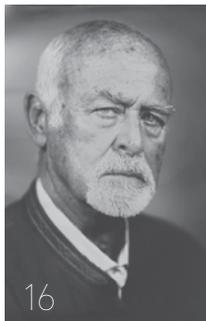
35



08



04



16

Édito

L'ouverture de nouvelles salles de concert, c'est toujours un événement et une bonne nouvelle! Fait assez rare que pour être souligné, trois lieux ouvrent leurs portes en Wallonie en ce début 2015.

Tout d'abord, l'ajout d'une aile à la prestigieuse Chapelle Musicale Reine Élisabeth à Waterloo. Cette extension ajoute vingt logements de résidence d'artistes, des lieux de formation et trois studios de diffusion et d'enregistrement. Ce nouveau bâtiment conforte donc la vocation de cet endroit mythique, entouré de nature, à être un écrin pour la formation musicale de haut niveau. Succédant à la Soundstation qui avait mis la clé sous le paillason en 2008, le Reflektor ouvre ses portes en ce début de mois de mars, en plein cœur de la cité ardente. Située au pied de l'ancienne piscine de La Sauvenière, cette salle de 600 places et dédiée aux musiques actuelles a pour vocation d'accueillir découvertes et artistes confirmés. Tant désirée, Arsonic ouvrira enfin ses portes début avril. Cette ancienne caserne des pompiers abandonne définitivement les sirènes pour faire place à un projet unique en Fédération Wallonie-Bruxelles: une Maison de l'Écoute.

Ces trois lieux aux ambitions très différentes ont cependant la même finalité: soutenir les artistes qu'il s'agisse de création, de formation ou de diffusion. Preuve si l'en est que, si l'artiste doit être au centre des politiques culturelles, il ne peut se passer de la filière musicale et inversement...

Bonne lecture

Claire Monville

Sommaire

OUVERTURE

J'AI ACHETÉ DES DISQUES AVEC **Slang** P.4
EN VRAC P.5

RENCONTRES

ENTRETIEN **Roscoe** P.8
RENCONTRE **Vincent Liben** P.11
RENCONTRE **Paon** P.12
RENCONTRE **Azerty** P.13
RENCONTRE **Akro** P.14
RENCONTRE **Pauline Claes** P.15
RENCONTRE **José Van Dam** P.16
TRAJECTOIRE **Steve Houben** P.18

ZOOM

75 ans de Jeunesses Musicales P.20
La nation alternative P.22

ARTICLES

APERÇU **European Blues Challenge** P.25
LE.COM **Un album "en attendant" l'album** P.26
DÉCRYPTAGE **Candidats à résidence** P.28
IN SITU **Arsonic** P.30

LES SORTIES

EN FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES P.32
LISTING DES SORTIES P.34

VUES D'AILLEURS

ÉCHOS D'AILLEURS P.34
VUE DE FLANDRE **Mec Yek** P.35
VUE D'ALLEMAGNE & DE BELGIQUE
Yellow Lounge P.36

BONUS

L'INTERVIEW INDISCRÈTE **Jali** P.38
C'ÉTAIT LE... **19 octobre 1940** P.39



© Pascal Ducommun

En seize ans de carrière, la fusion entre musiques du monde, jazz et rock est devenue la spécialité de Slang. Sur leur cinquième album *Pace of Mind* qui vient de sortir, le saxophoniste Manuel Hermia, le bassiste François Garny et le batteur Michel Seba ont un invité spécial venu d'Inde: le chanteur et joueur de sitar Purbayan Chatterjee. Larsen a rencontré les trois musiciens à la Fnac Toison d'Or pour que chacun choisisse un album.

BENJAMIN TOLLET

SLANG

Slang fut créée en 1999 par le saxophoniste Manuel Hermia, le bassiste François Garny et le batteur Michel Seba avec comme idée de base de fusionner leurs mondes musicaux, respectivement les musiques du monde, le rock et le jazz. Ces musiciens sans œillères n'ont jamais voulu s'enfermer dans un genre musical et avec ce trio ils brisent les frontières entre les styles. En seize ans de carrière, le trio belge a sorti cinq albums. Les quatre premiers avaient un répertoire très libre avec des ingrédients mélangés. *Chez les disquaires, chaque album est classé dans un genre différent, que ce soit world music, rock ou jazz, affirme Manuel Hermia. Notre son est une vraie aventure, c'est notre engagement pour la musique.* Le nouvel album *Pace of Mind* a comme fil rouge l'Inde, sans perdre la sauce qui caractérise le trio.

J'AI ACHETÉ DES DISQUES AVEC... Slang



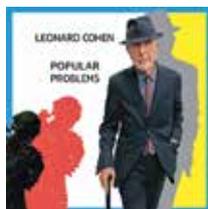
compilation
De Kulture Music
Glimpse of Rajasthani Music
De Kulture Music

Manuel Hermia : Il n'y a pas de secret, je suis dingue de musique indienne. Je l'ai découverte il y a quinze ans en voyage en Inde et je ne m'en lasse pas. J'ai commencé à jouer la flûte bansuri et à étudier les ragas, ce qui a nourri mon jeu de jazz. Cette compilation n'est pas le regard classique indien mais la musique folklorique du Rajasthan qui a une influence soufie assez marquée. L'Inde du nord et le Rajasthan ont été fort influencés par le monde arabe. Lors de l'invasion arabe, il y a eu une scission musicale entre le nord et le sud. J'ai été dix fois en Inde pour la musique hindoustani du nord et carnatique (classique) du sud, mais jamais au Rajasthan, je me le garde. Avec Slang, on cherche à rencontrer des musiciens et à s'ouvrir vers autre chose, mais l'ouverture vient toujours des deux côtés: chacun fait la moitié du chemin pour créer un langage qui s'inspire des deux matières. Sur notre nouvel album, Purbayan apporte ses harmonies et joue du sitar avec distortion et autres effets de guitare électrique. Nous rentrons dans ses ragas, ses gammes et rythmes tout en laissant de l'espace entre les notes. Et l'improvisation apporte le côté jazz.



Keith Jarrett
The Köln Concert
ECM Records

Michel Seba : En fait c'est un second choix, je voulais le nouvel album de James Farm, un quartet de jazz supra-moderne. C'est vraiment le jazz moderne par excellence de 2014, en écoutant ça je m'éclate à fond! En plus c'est un vrai quartet, sans leader. *The Köln Concert* est un grand classique du jazz, un album culte. Improvisation totale et liberté, voilà l'essence du jazz. Cet album est une grosse référence, un blockbuster du jazz. La musique est en changement permanent, les liens se tissent au moment même. C'est ce qui me plaît dans le jazz: tu réagis par rapport à ce qu'il y a autour de toi, c'est-à-dire le public et en premier lieu tes potes musiciens. C'est aussi ce qu'on essaie de faire avec Slang. Le gros fil conducteur c'est la musique organique et le partage de l'improvisation, beaucoup de communication. Avec une porte ouverte pour tout le monde, le soliste et les autres peuvent mettre leur grain de sel. En tournée on se fait découvrir ce qu'on écoute. Jeff Buckley, Coltrane, Red Hot Chili Peppers, Radiohead... *Tiens, écoute ça!* On se nourrit.



Leonard Cohen
Popular Problems
Columbia

François Garny : J'aime Leonard Cohen. J'ai commencé à l'écouter quand j'étais adolescent grâce à mes sœurs. C'est le moment où j'ai commencé à jouer de la musique, quelques accords sur guitare. Chez moi, entre potes, j'ai souvent joué et chanté sa fameuse version de *Hallelujah*. Cet album vient de sortir et ce qui m'impressionne chez Cohen c'est sa voix, déjà basse à la base, qui est devenue encore plus basse au cours des années. L'année passée j'ai eu peur, je croyais qu'il arrivait à sa fin, mais quand j'ai entendu ce nouvel album à la radio, j'étais carrément impressionné! C'est comme s'il avait trouvé un nouveau souffle. En choisissant cet album, je ne savais pas trop quel était le lien avec Slang, mais quand Manu et Michel m'ont vu avec l'album en main, ils m'ont directement dit : *tu me le passes après!* Voilà le lien avec Slang! (rires)

EN VRAC

RENAUD LHOEST ET SAM PIEROT NOUS ONT QUITTÉS

Nous avons tous appris avec regret les décès du talentueux violoniste et arrangeur Renaud Lhoest, et du guitariste folk Sam Pierot. Toutes nos pensées pour leurs familles et leurs proches.

QUI POUR L'ONB ?

L'actuel intendant de l'Orchestre National de Belgique, Albert Wastiaux, deviendra le nouveau directeur chargé de la coordination opérationnelle du Palais des Beaux-Arts en avril 2015. Albert Wastiaux deviendra également membre du comité de direction du Palais.

CONCOURS REINE ÉLISABETH

Le violoncelle fera ses joyeuses entrées

Le Concours Reine Élisabeth accueillera donc une nouvelle discipline en 2017: le violoncelle. La dernière discipline introduite était le chant qui avait pris place aux côtés du piano et du violon en 1988.

NOUVELLE AILE POUR LA CHAPELLE

Une nouvelle aile, baptisée aile de Lannoit en hommage au défunt président de la Chapelle musicale Reine Élisabeth, a été inaugurée fin du mois de janvier 2015. Cette extension accueille vingt nouveaux studios de résidence pour les jeunes talents, ils sont une soixantaine à résider sur place chaque année. Un vrai défi technique a été relevé vu les contraintes liées au classement du bâtiment.



JODIE DEVOS Lauréate ICMA 2015

Le jury de l'International Classical Music Awards a annoncé le 20 janvier les lauréats pour l'année 2015 parmi lesquels nous retrouvons notre talentueuse compatriote et soprano, Jodie Devos. Elle est désignée «Jeune artiste ICMA de l'année».



TOMORROWLAND Combien de BPM pour l'ONB ?

Le premier «artiste» annoncé à l'affiche du célèbre festival pour cette édition 2015 a été, à la surprise générale, l'Orchestre National de Belgique. Les quatre-vingts musiciens de l'orchestre feront découvrir une symphonie spécialement écrite pour le festival, à l'occasion de la journée de clôture. *Nous voulons jeter des ponts en direction de la jeunesse. Tomorrowland a contribué à la renommée de la Belgique ces dix dernières années et, en tant qu'Orchestre National, nous voulons apporter notre pierre à l'édifice*, expliquait le directeur musical de l'ONB, Stefaan Blunier au Soir.

LES OCTAVES DE LA MUSIQUE *Une nouvelle cuvée*

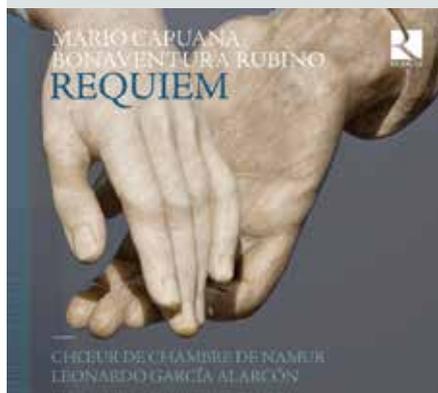
Du 6 au 18 janvier 2015, les professionnels du secteur de la musique ont choisi les artistes à nommer. La liste aura été communiquée le 10 février, lors d'une conférence de presse (à l'heure d'écrire ses lignes les noms n'ont pas encore été tous dévoilés). La cérémonie des Octaves couronnera ainsi les artistes de la Fédération Wallonie-Bruxelles qui se sont illustrés tout au long de l'année 2014. La soirée se tiendra le 9 mars 2015, au Palais des Beaux-Arts de Charleroi et sera retransmise cette année sur Plug TV.



GLOSSAIRE DU DJ

Ce glossaire du DJ ne se contente pas de répertorier le jargon des Princes de la nuit et d'en donner des définitions compréhensibles par tous. Il s'agit aussi de raconter, au travers de termes considérés comme autant de jalons, une histoire éclatée et complexe, culturelle et sociale, souvent accidentée et spontanée, mais parfois aussi reprise en mains par les requins de l'industrie du show-business, de la musique, de la hi-fi et des logiciels. Cette histoire nous conte l'avènement des nouveaux héros du show-biz musical et la transformation profonde de l'industrie des loisirs.

Serge Coosemans,
Glossaire du DJ,
Le Bord de l'Eau,
144 pages.



CHŒUR DE CHAMBRE DE NAMUR

Encore un Diapason d'Or!

Le *Requiem* de Rubino et Capuana, dernier disque du Chœur de Chambre de Namur sous la direction de Leonardo García Alarcón est Diapason d'Or Février 2015. «L'interprétation du Chœur de Chambre de Namur est somptueuse». «Un éblouissement et une vraie découverte». Décidément, la qualité est à son plus haut niveau à Namur!

RIEN NE SERT DE POSTER BEAUCOUP

Il faut poster à point!

Le magazine SocialBand nous livre chaque année son analyse sur les rapports qu'entretiennent les réseaux sociaux avec les festivals, en France. On s'en doutait, les réseaux sociaux sont un des principaux vecteurs d'information pour les festivals de musique. Ils informent, fidélisent et permettent d'attirer de nouveaux amateurs. Les manifestations musicales sont donc présentes en masse sur les réseaux sociaux. 100 % des festivals sont présents sur Facebook, 95 % sur Twitter alors que MySpace et Google + sont délaissés (peut-être à juste titre?). Plus intéressant, l'aspect quantitatif semble bien moins important que le moment de publication ou que la qualité du contenu mis en avant. Plutôt que de poster "beaucoup" il s'agirait de poster bien!

Découvrez l'infographie et l'étude complète sur www.socialband.fr

LE CONCERTOPHILE TYPE EST UNE FEMME DE 61 ANS...

Selon une étude du sociologue français Stéphane Dorin décortiquée par Télérama, le mélomane friand de concert de musique «classique» serait d'un âge plutôt *bien* mûr. Sa moyenne d'âge: 61 ans. Celle-ci atteindrait même 67 ans pour la musique de chambre, pour descendre à 55 ans pour la musique contemporaine et à 56 ans pour le public des festivals. Rappelons que selon une précédente enquête, l'âge moyen des amateurs de musique classique était de... 36 ans (en 1981)! Son profil: le mélomane concertophile est majoritairement *une* mélomane, dont les enfants seraient majeurs (ben oui à 61 ans) et aux revenus, disons, confortables à très confortables... Il serait temps que les jeunes retrouvent la route des salles de concert «classique», non?

ZERKALO

The Future Sound Of Classical Music

Le Quatuor Zerkalo, résident de l'association Chamber Music for Europe depuis février 2014, vient de remporter le concours Supernova Classic. L'ensemble lauréat jouera à la suite de ce prix en Flandre et à Bruxelles et sera mis à l'honneur par les radios flamandes Klara et Canvas.

L'ATELIER DE LA DOLCE VITA

La clé sous le paillason

C'est toujours avec tristesse que l'on apprend la fermeture d'un lieu. Ouvert en 2000, l'asbl doit aujourd'hui mettre fin à ses activités. Pour renaître de ses cendres un jour, espère-t-on.



ARRÊTEZ-VOUS!

Le temps d'un Instant Star

Instant Star regroupe une collection de portraits de musiciens pris avec un appareil Polaroid entre 2008 et 2014. Une vision subjective d'une certaine scène musicale indépendante actuelle: celle qu'on ne voit jamais. Des fragments de vie, 165 portraits bruts d'artistes pop, rock, hip hop ou electro déterminant la vigueur d'une scène, faisant et défaisant les tendances au gré de leur créativité, bien loin des lumières et des photos glamour sur papier glacé. La préface est signée par Michel Cloup. Sébastien Cuvelier, *Instant Star*, auto-édition, tiré à 500 exemplaires (dont 25 en édition limitée où l'auteur prend un pola de vous portant le masque de Bowie)

Pour vous le procurer: www.sebweb.org

JAZZ DAY

Le 30 avril a été décrété par l'Unesco *Journée Internationale du Jazz*. L'organisation entend par là reconnaître le jazz comme langage universel de liberté et de créativité. À cette occasion, l'association Les Lundis d'Hortense s'apprête à célébrer cette quatrième édition, notamment à travers des activités organisées à Bruxelles. Ces activités seront autant d'occasions de célébrer le jazz ainsi que nos musiciens.

Infos: www.jazzday.be

LA JOURNÉE DES DISQUAIRES

Le Record Store Day (ou Journée des disquaires) est une journée annuelle de promotion, organisée par les disquaires indépendants afin d'inciter le public à se rendre dans leurs boutiques. L'occasion également de proposer aux clients des disques inédits, parfois pressés pour l'occasion. Cette année, la journée se déroulera le samedi 18 avril.

www.recordstoreday.be



['TACTUS] 2015 ET ROLAND DE LASSUS

La sixième édition de ['tactus] Young Composers' Forum aura lieu à Bruxelles et à Mons lors de deux sessions, en septembre et en novembre 2015. Le concours ['tactus] se tiendra quant à lui à Mons en novembre, en collaboration avec l'ensemble Musiques Nouvelles. Il a pour objet l'écriture pour ensemble de musique de chambre. Cette année, ['tactus] s'inscrira dans le cadre de Mons 2015 et une semaine d'hommage sera consacrée en octobre 2015 au Montois Roland de Lassus. Les candidats de la session ['tactus] 2015 sont donc invités à s'inspirer tout à fait librement de son motet à 6 voix *Musica, Dei donum optimi*, extrait des *Cantiones sacrae sex vocum*, pour écrire une pièce en résonance avec l'esprit du «Prince des Musiciens».

Les candidatures peuvent être soumises exclusivement en ligne via la plateforme Ulysses avant le 10 avril: <http://ulysses-network.eu/web/competitions/>

Pour plus d'informations: www.tactus.be ou info@tactus.be

POUR UNE EUROPE CRÉATIVE

Le programme Europe créative soutient les secteurs audiovisuel, culturel et créatif en Europe qui contribuent au développement de nos sociétés et jouent un rôle important dans l'économie européenne, générant croissance et emploi. Europe créative dispose d'un budget d'1,46 milliard d'euros afin de renforcer les secteurs européens de la culture et de la création pendant sept années. Découvrez les différents programmes et appels à projet: www.europecreative.be.



ALINE BLONDIAU AUX VICTOIRES DE LA MUSIQUE CLASSIQUE

Lors des toutes récentes Victoires de la Musique classique en France, les enregistrements de l'Ensemble Pygmalion et de Jean Rondeau ont été récompensés dans les catégories «Enregistrement de l'année» et «Révélation» instrumentale de l'année. La Belge Aline Blondiau a assuré la direction artistique et était l'ingénieure du son pour ces deux productions.

BOUGERONS-NOUS LES LIGNES ?

L'opération *Bouger les lignes*, à l'initiative de la Ministre de la Culture Joëlle Milquet, vise à définir et à construire en Fédération Wallonie-Bruxelles, la nouvelle offre culturelle du XXI^e siècle, pour une demande et des publics du XXI^e siècle, avec des institutions du XXI^e siècle. Elle aura été lancée le samedi 28 février à 10 heures sur le site de Tour et Taxis à Bruxelles, dans le cadre de la Foire du livre, moment durant lequel la méthodologie du processus de concertation prospective sera expliquée ainsi que ses différents modes de participation.

À suivre donc sur: <http://tracernospolitiquesculturelles.be>

POUR CEUX QUI AIMENT LE JAZZ

Une nouvelle plateforme web pour les Bruxellois

Brussels Jazz Platform est une initiative de Brosella, Brussels Jazz Orchestra, Flagey, Jazz Station et Jazztronaut, soutenue par [visit.brussels](http://www.visit.brussels) et la Région de Bruxelles-Capitale. L'objectif de la plateforme est de mettre en valeur, de soutenir et de promouvoir l'offre jazz dans la capitale européenne. À cet effet, la Brussels Jazz Platform développe plusieurs outils de communication et activités sous le dénominateur commun JAZZ.brussels. Le but ultime est – et ce en étroite collaboration avec la Région de Bruxelles-Capitale – de contribuer au rayonnement de Bruxelles et de la scène jazz bruxelloise à l'intérieur et à l'extérieur de nos frontières.

www.jazzbrussels.be

COOL, NON ?

Chérie FM disponible en Belgique

Chérie FM, la radio «pop-love» propose désormais une version 100% belge en format webradio. Lancée le 14 février en présence d'Axelle Red, la marraine de la radio, Chérie FM sera disponible sur cheriefm.be, Apple store, Google Play et Windows Phone. Des discussions sont en cours pour proposer également Chérie FM sur la télévision digitale.

ONEM VS. ARTISTES

La lutte continue !

Le tribunal du travail de Tournai a donné raison à un intermittent du spectacle qui avait vu suspendre ses droits aux allocations de chômage par l'Office national de l'emploi. L'artiste devrait donc récupérer ses allocations de chômage perdues, le tribunal estimant qu'il y avait eu discrimination suite à une interprétation de certains articles d'arrêté royal, contrairement aux articles 10, 11 et 23 de la Constitution. Une affaire qui pourrait faire jurisprudence et qui devrait permettre à certains artistes exclus de revendiquer à nouveau leurs droits.

EINS, ZWEI, DREI

Wallonie-Bruxelles Musiques lance ce premier semestre 2015 la période-test de son nouveau programme *Expertise Locale-Allemagne*. Ce programme a pour but de mettre à disposition une série d'expert(e)s du marché de la musique allemand et d'aider les artistes à développer leur projet pop, rock, hip-hop ou musique électronique sur ce territoire. Booking en Allemagne, tournées, labels, distribution, ... n'auront plus de secrets pour vous. À destination de tous les projets dont les membres sont domiciliés sur le territoire de la Fédération Wallonie-Bruxelles et qui disposent d'un encadrement professionnel (au moins) en Belgique.

Plus d'infos: <http://checkthis.com/expertiselocale>

LES «GRANDS LABELS» ET L'ARGENT DU STREAMING

Encore au centre de récriminations

Ces «grands» labels empocheraient notamment la moitié des rémunérations de Spotify au détriment de tous les ayant-droits. Ces «grands» arguent que les revenus distillés par ces types de services sont très faibles et à la rentabilité très limitée. Mais pour un représentant de certains labels indépendants, ces «grands» entretiendraient le flou autour de ces revenus afin de conserver la majeure partie des revenus. Au total, ils finiraient avec par exemple 75% de la part des recettes d'un abonnement Premium chez Spotify. Les «grands» labels assurent que tout cela est parfaitement justifié car 95% de ces revenus servent à couvrir les frais nécessaires à la production. Un argument très discutable puisque la musique numérique n'a pas de support physique et est commercialisée en quelques simples clics! To be continued...

COOPÉRATION CULTURELLE AVEC LA FLANDRE

Les représentants francophones sont connus

L'accord de coopération culturelle entre les deux Communautés, signé il y a quelques mois, se met doucement en ordre de marche. La Fédération Wallonie-Bruxelles a ainsi désigné ses quatre représentants: Régine Vandamme du festival Nest de Tournai, Bernard Boon-Falleur, ex-directeur de Flagey et auteur du plan Culture/Bruxelles, André-Marie Poncelet, administrateur général à la Culture et Céline Renchon du Cabinet de la Ministre de la Culture. Une première réunion est prévue en mars.



© Gilles Dewatrique

POP

ENTRETIEN

Roscoe**MONT ET MERVEILLES**

Discrets, mais terriblement déterminés, les cinq garçons de Roscoe s'exposent au danger en escaladant les pentes accidentées de *Mont Royal*. Sur ce deuxième album, le groupe liégeois met du désordre dans sa zone de confort et maîtrise ses manies pour délivrer une œuvre décomplexée, ouverte aux changements et à l'évasion.

NICOLAS ALSTEEN

Disséminés entre les boucles de Spa et les hauteurs liégeoises, cinq musiciens aux idées larges s'activent depuis 2005 sous l'étendard de Roscoe, un nom de scène chipé à un morceau emblématique de Midlake. En 2012, les garçons signent un deal avec [PIAS] Recordings (Oscar & The Wolf, Balthazar), port d'attache d'un premier album (*Cracks*) traversé par quelques fé-lures émotionnelles. Les mélodies de Roscoe s'abreuvant alors à la source d'un post-rock contemplatif, accrochant au passage des chœurs solennels sur les cordes de guitares ténébreuses, orageuses et électriques. Après une tournée canadienne, des dates françaises aux côtés de Balthazar et une présence remarquée sur les scènes de nombreux tremplins européens, le groupe débranche ses amplis et envisage d'autres manières de faire sa musique. Composé en un temps record en compagnie du producteur Luuk Cox (Girls In Hawaii, Stromae), leur deuxième album s'est dessiné sous les voûtes de La Chapelle, studio d'enregistrement blotti en contrebas du Signal de Botrange. C'est dans cet endroit fréquenté par DAAN et Stephen Malkmus (Pavement) que s'est érigé *Mont Royal*. Guitares et synthés y convergent dans un même mouvement pour donner vie à des hymnes magnétiques : des chansons toujours respectueuses de Midlake (*Rule*), mais bien enracinées dans la modernité. Des morceaux comme *Side Secrets* ou *Nights*, notamment, font ainsi des appels du pied à Alt-J, là où *Hands Off* imagine une rencontre au sommet entre The National et Coldplay. Proche de ses contemporains, le groupe marque également son territoire avec *Fresh Start*, single singulier et irrésistible dont le titre dissipe d'emblée toute ambiguïté : avec ce nouvel album, Roscoe prend bel et bien un nouveau départ.

Avec l'expérience acquise ces dernières années, Roscoe est-il encore le même groupe en 2015 ?

Pierre Dumoulin : L'âme du projet demeure identique. Mais on a essayé d'aller voir ailleurs, de se mettre en difficulté, de remanier nos habitudes. Tout cela correspond à l'envie d'élargir notre ligne d'horizon,

en somme. C'est toujours une expérience puissante de revenir chez soi après avoir vu comment les gens vivaient ailleurs. Remettre son mode de vie en perspective, ça ne peut être que positif.

Après les excellents retours suscités en Belgique avec l'album *Cracks*, avez-vous dû faire face à la pression à l'heure de composer les nouveaux morceaux ?

Depuis que le premier album est sorti, notre entourage nous parle du deuxième. Dans des discussions, on nous a souvent glissé les notions "d'attendu au tournant" ou "de ne pas décevoir les gens". On a rapidement pris du recul par rapport à ces attentes. L'enregistrement de *Cracks* s'est finalisé au terme de quatre longues années. À l'époque, on a passé tellement de temps à pinailler sur des détails qu'on est devenu de véritables maniaques. On bossait en vase clos. On n'acceptait aucune incursion du monde extérieur. Pour imaginer le nouvel album, on s'est fixé une contrainte majeure : écourter les échéances au maximum. Avec *Mont Royal*, on a considérablement accéléré le processus créatif. Il y a un an, jour pour jour, nous n'avions pas composé un seul nouveau morceau. On a aussi profité de ce nouveau disque pour exploser la bulle dans laquelle on avait tendance à s'enfermer et on a donc décidé de s'entourer d'un producteur.

Vous avez choisi de bosser en compagnie de Luuk Cox, un nom dans l'air du temps. Il a en effet produit les derniers albums de Girls In Hawaii et My Little Cheap Dictaphone. Partant de là, c'était clairement l'homme de la situation ?

À la base, pas du tout... Je l'ai croisé pour la première fois de ma vie, l'année dernière, dans le cadre des [PIAS] Nites. Ce soir-là, j'avais bu quelques verres et n'avais pas ma langue en poche. Au cours de la conversation, j'ai annoncé à Luuk Cox : *S'il y a bien une personne avec laquelle je n'ai pas envie de faire un disque, c'est bien toi !* Je me voyais mal assumer les rapprochements inévitables avec My Little Cheap Dictaphone et Girls In Hawaii, deux groupes avec lesquels on nous compare souvent... Là-dessus, il m'a tout de suite rembarqué en me répondant que ça ne lui faisait ni chaud ni

froid, qu'il ne rêvait pas de produire les chansons de Roscoe. Bref, l'ambiance entre nous était plutôt glaciale. Sur un plan stratégique, je reste quand même convaincu d'avoir opté pour un choix contestable... Les médias vont forcément nous assimiler à ses travaux précédents. Reste que, sur le plan artistique, il s'est réellement passé quelque chose.

Comment cette situation s'est-elle débloquée ?

D'abord, j'ai considéré la donnée géographique. Je cherchais un producteur souhaitant s'investir à 100 % dans le projet. Quand tu travailles avec un Islandais ou un Américain, tu l'invites deux semaines en Belgique ou tu pars deux semaines là-bas. Le prix est conséquent et il n'y a aucun suivi, en amont ou en aval, de la période d'enregistrement. Tout se joue en deux semaines. Partant de ce constat, on s'est dit que notre bagage technique restait quand même assez limité et que notre expérience en studio était encore trop approximative pour prendre le risque d'aller se frotter à un gros poisson international. Entretemps, Luuk Cox avait vu une session vidéo de Roscoe sur Internet. Ça lui a donné envie de renouer le contact. L'idée d'avoir quelqu'un de compétent, prêt à s'investir directement dès le début du processus d'enregistrement a alors commencé à faire son chemin.

Réaliser un album par vos propres moyens, ce n'était plus une option ?

Après le premier album, on a mis le doigt sur nos défauts. La composition d'un morceau, cohérent de bout en bout, constituait clairement un de nos points faibles. Sur *Cracks*, on trouvait bien sûr quelques chansons, mais on se retranchait trop souvent derrière des ambiances. En fait, on n'avait aucune méthode de travail. On a donc ressenti le besoin de s'épauler de quelqu'un capable de métamorphoser nos maquettes en chansons. Luuk Cox nous a montré comment mettre le collectif au service d'un morceau. Aujourd'hui, on forme une équipe. On interagit davantage les uns avec les autres.



© Gilles Dewachter

Sur *Mont Royal*, la composante électronique fait son apparition. C'est une transition ?

C'est une évolution naturelle. Les nouveaux morceaux se prêtaient bien aux nappes synthétiques. Luuk Cox nous a proposé des arrangements différents, des choses auxquelles on n'avait jamais songé. Il nous a ouvert l'esprit et confronté à d'autres styles musicaux. Aujourd'hui, on se retrouve plutôt bien derrière des trucs new wave et cold wave, par exemple. C'est sans conteste grâce à la culture musicale de Luuk. Il connaît tout sur tout. C'était super utile en studio dès qu'on se retrouvait dans une impasse.

Quels échos espérez-vous rencontrer à l'international avec ce nouvel album ?

C'est assez difficile d'anticiper. En France, on peut dire qu'on a bien préparé le terrain avec *Cracks*. On a joué plusieurs concerts, partagé une tournée avec Balthazar et on a obtenu de bons retours dans la presse. Pour l'Angleterre, je ne me fais aucune illusion. Les Anglais ne nous attendent pas. Pour s'imposer là-bas, faut vraiment cravacher. Des groupes anglais qui font le même genre de musique que nous, il y en a un paquet... L'Allemagne reste un véritable objectif, par

contre. On sait qu'une demande existe en Suisse aussi. Et puis, on a déjà eu l'occasion de jouer quelques dates au Canada.

Quand le premier album est sorti, vous aviez signé un deal avec la chaîne de vêtements Bellerose. Allez-vous remettre ça à l'occasion de la sortie de *Mont Royal* ?

L'envie d'avoir une identité visuelle est toujours là. Maintenant, il convient aussi de remettre les choses en contexte. À l'époque de *Cracks*, on sortait de nulle part. Chaque musicien avait un look différent et l'image du groupe n'était absolument pas cohérente. Je ne suis pas un grand fan de marketing mais il ne fallait pas trois secondes pour piger que nos fringues ne collaient absolument pas à la musique qu'on proposait. Quand on se met en scène, il faut quand même faire gaffe à l'un ou l'autre détail. Celui-là me semblait important. Pour certains d'entre nous, le deal avec Bellerose a été un déclencheur. Aujourd'hui, on a tous trouvé notre rythme à ce niveau-là. Chacun à son style et ça n'altère en rien notre image. Mais avec du recul, organiser la sortie du premier album de Roscoe dans un magasin Bellerose, ça me paraît complètement «too much».

Votre vie a-t-elle changé depuis la sortie du premier album ?

J'ai eu deux révélations : Montréal et l'Asie. Je suis parti à deux reprises en Asie avec mon sac sur le dos, au Cambodge et en Birmanie. Chaque semaine, je rêve de découvrir une autre partie de ce continent. Parallèlement à tout ça, j'ai eu l'occasion de jouer dans The Feather dans lequel j'ai tenu la basse le temps d'une tournée au Canada. On a notamment joué une date à Montréal. Ça a été le coup de foudre immédiat. Trois semaines après cette tournée, je me suis procuré un ticket d'avion pour y retourner. Pendant un moment, j'ai même songé à m'installer là-bas... J'ai l'impression que cette ville est le symbole de tous les possibles. J'ai composé une bonne partie des nouveaux morceaux à Montréal. Cette ville m'inspire. Plus que tout. Ça me semblait évident d'y faire référence dans le titre du nouvel album.

Roscoe, *Mont Royal*, [PIAS] Recordings
www.roscoeband.com



© Pierre Bohroux

Vincent Liben

Animalé

Team4Action

RENCONTRE CHANSON

Vincent Liben

LE RÈGNE ANIMALÉ

La vie tient à peu de choses. Sain et sauf, Vincent Liben vient témoigner d'une existence bousculée sur *Animalé*, troisième album singulier et intransigeant, conçu à l'écart des sentiers battus et des impératifs marchands. Sur ce disque, le futur-ex leader de Mud Flow panse ses plaies avec des mots français et retrouve la santé en chantant. *Animalé* ou comment reprendre du poil de la bête.

NICOLAS ALSTEEN

Pendant quinze ans, Vincent Liben s'est débattu dans un costume beaucoup trop large pour lui. Pour gérer un groupe, il faut un leader autoritaire ou partager une vision commune. Il n'y a pas d'autre alternative, affirme-t-il en grignotant méticuleusement son sandwich. En 2010, sous le soleil de juin, c'est la fin. Mud Flow se sépare, écartelé par d'insolubles dissensions internes. *Le processus était devenu trop démocratique. On voulait que le projet contente tout le monde. Au final, plus personne ne s'y retrouvait.* Pourtant, en juillet dernier, coup de théâtre: Mud Flow remonte sur scène pour un concert à Louvain-la-Neuve. Financièrement, on ne pouvait pas refuser. Quand on joue dans un groupe de rock, on travaille des mois sur un disque. Quand il sort, on en vend mille exemplaires. Pour le reste, tout le monde pirate les chansons ou les écoute en streaming. Là, on nous proposait de travailler deux jours sur la préparation d'une date et de gagner cent fois plus qu'en enregistrant un album... Là-dessus, Mud Flow remet ça quelques mois plus tard sur les planches du Botanique: un deuxième concert de reformation joué à guichets fermés. Un véritable succès. *Pour moi, tout*

ça reste de l'histoire ancienne. J'envisage les prestations de Mud Flow comme les reprises d'un spectacle. Rien de plus. C'est comme si je me glissais dans la peau d'un personnage pour jouer un rôle. Aujourd'hui, je cherche à être le plus sincère possible en adoptant le langage qui va me permettre de défendre au mieux le fond de ma pensée. Ainsi, Vincent Liben s'est construit un rôle sur-mesure. Dandy à la voix de velours, crooner aux inflexions nicotinéées, l'homme s'est métamorphosé au contact de la chanson française. Après quatre ans de silence radio, il se porte au chevet d'*Animalé*, son troisième effort solo. *J'ai conçu cet album en songeant directement à Animalé. Ça ne veut rien dire. C'est juste un mot inventé. Pour moi, c'est une forme mystique, une créature spirituelle. Il s'agit d'un esprit, une sorte de force vaudou. C'est assez abstrait, mais ça résume bien le processus qui a donné naissance à l'album.*

HÉPATITE ET CHŒURS BULGARES

Pour le chanteur, *Animalé* résonne tel un nouveau départ. Avant cela, il s'est fait un nom avec l'album *Tout doit disparaître*. Fin 2011, plusieurs médias français succombent aux charmes de Vincent Liben, voyant chez lui un médiateur parfait entre

les œuvres de Marc Lavoine, Serge Gainsbourg et Yves Simon. Face à l'engouement, une version revue et corrigée de son premier disque s'appête à accoster le marché français. Toutes les conditions pour briller au-delà des frontières du Royaume semblent alors réunies. *Mais trois jours avant la sortie, mon médecin généraliste m'a décelé une hépatite C. J'ai dû commencer un traitement. Ça a duré un an. C'était une trithérapie, un truc assez lourd avec des pilules à avaler à intervalles réguliers, une piqûre à s'auto-administrer dans le ventre et quelques éléments de chimiothérapie.* L'action combinée de ces médicaments permet aujourd'hui d'éradiquer le virus dans 80 % des cas. *En attendant, ça te fout en lair. Tu deviens anémique, tu ne supportes plus les gens, tu te traînes.* Pour voir le jour, *Animalé* s'est ainsi frayé un chemin à travers les brumes médicamenteuses... *J'étais totalement sous l'emprise des drogues. Je suis devenu insomniaque. Du coup, j'avais du temps libre pour jouer de la musique. Je n'ai rien fait d'autre pendant cette période. L'album est aussi marqué par la coexistence de deux relations amoureuses. L'une est partie en cacahouète pendant mon traitement, l'autre m'a vraiment aidé à terminer les chansons. De sa première note à ses dernières secondes, *Animalé* se dévoile en toute fragilité. Point d'orgue du disque, le morceau *Sur le Fil* souligne d'ailleurs cette sensation d'extrême vulnérabilité. *Quand j'ai écrit cet album, j'étais conscient que tout pouvait s'arrêter du jour au lendemain. Les chansons découlent de véritables pulsions. Partant de là, je n'ai fait aucune concession. J'ai pris des risques.* Enregistré en six jours dans l'enceinte bruxelloise des studios ICP, entièrement produit par Vincent Liben, *Animalé* laisse affleurer dix chansons délicates, intimes et, paradoxalement, ouvertes sur le monde. À mi-parcours, la mélodie de *La Rivière* s'écoule paisiblement, s'enlaçant langoureusement autour de chœurs bulgares chinois sur Internet. En amont, sur *Le Refuge*, Vincent Liben se retire dans les Balkans le temps d'une ritournelle mélancolique: un petit air francophile qui marche sur les traces de quelques anglosaxons illuminés (Beirut, A Hawk and a Hacksaw ou DeVotchka). *À la différence de Tout Doit Disparaître où je me sentais obligé de passer par la case "chanson française", j'ai abordé Animalé avec beaucoup plus de liberté. Ici, je me suis laissé porter par des chansons de Beirut, mais aussi par la musique de Pink Floyd, des rengaines traditionnelles acadiennes ou des airs de La Nouvelle-Orléans. Soit tout un monde d'émerveillement.**

www.vincentliben.net



© Simon Vainie

Paon prend le temps de grandir et de s'accomplir. Après un premier E.P. et une belle salve de dates européennes, vous n'avez pas spécialement précipité la sortie de votre album. Accordez-vous une attention particulière aux différentes étapes qui jalonnent l'histoire du groupe ?

Ben Baillieux-Beynon : À l'origine, on n'imaginait pas donner vie à quelque chose de consistant. Dans notre esprit, Paon était plutôt un projet récréatif, un exutoire censé combler nos temps libres. Quand on a commencé, je marquais une pause avec The Tellers. De son côté, Aurelio venait de boucler un chapitre avec le groupe Lucy Lucy ! Le premier E.P. de Paon constituait déjà un aboutissement inespéré...

Aurelio Mattern : Avec Paon, on n'a jamais rien planifié. Le projet a évolué sans véritable objectif. Quand on s'est associé à Jérémy Mulders (*guitare, Ndlr*) et Léo Campbell (*batterie, Ndlr*), on a pigé que quelque chose se mettait en place. À partir de là, on a voulu laisser du temps au groupe pour se construire.

Les sonorités de l'E.P. laissaient transparaître une certaine uniformité. Sur l'album, on est confronté à des chansons beaucoup plus explosées et bigarrées. Ces contrastes étaient-ils recherchés ?

BB : Pour l'E.P., on tenait à respecter l'état d'esprit des premières maquettes. On s'est réfugiés à Liège, dans le Studio 5. On s'est mis dans une petite pièce et on a enregistré quatre morceaux dans les conditions d'un concert. C'est l'énergie qu'on cherchait à faire passer dans les chansons.

Léo Campbell : Pour l'album, on s'est fixé de nouvelles règles de travail. On ne voulait pas reproduire ce processus. Ici, pas question de s'enfermer à quatre dans une boîte et d'enregistrer les morceaux au pied levé. La démarche était différente, plus soignée et expérimentale. On a vraiment été dans les détails.

RENCONTRE POP

Paon

EN ROUE LIBRE

Une flûte de champagne à la main, des bulles dans le cerveau, Ben Baillieux-Beynon et Aurelio Mattern ont mis leurs matières grises en commun par une nuit de la Saint-Sylvestre. Imprégnés par la culture pop, assoiffés de refrains épiques, les deux garçons se sont construits un son sous les plumes de Paon. Devenu quatuor, le groupe a picoré des idées colorées dans le champ du rock indépendant pour signer *Shine Over Me*, un premier E.P. frais comme la rosée. Un an après la publication de cette carte de visite exhibée en première partie d'Alt-J, Eels ou Editors, Paon fait la roue sur la longueur d'un album éponyme : une parade lumineuse et sexy, séduisante à souhait.

NICOLAS ALSTEEN

Tous les musiciens impliqués dans Paon sont issus de la culture alternative. Curieusement, vous avez confié la production de l'album à Nicolas Quéré, ingé son français déjà croisé aux côtés de Zaz ou Charlie Winston. Soit des noms assez éloignés de votre constellation. Pourquoi s'être tourné vers lui ?

Jérémy Mulders : Déjà, on était certain de vouloir bosser avec un producteur extérieur. Dans le groupe, on a tous des influences musicales différentes, des envies diverses. Si on avait opté pour l'autoproduction, on se serait retrouvé dans un studio à tergiverser pendant des mois... Nicolas Quéré s'est fait un nom avec des artistes de variété. Mais c'est lui qui est venu vers nous. Il souhaitait bosser sur notre album. Pour lui, Paon était une bulle d'air : une façon de faire de la musique comme il l'entendait, sans être soumis à des obligations "commerciales".

BB : Au début, on était dubitatifs, pas convaincu du bien-fondé de cette collabo-

ration. On s'est donc contenté de lui envoyer les morceaux pour, éventuellement, obtenir un retour ou une proposition. Deux jours plus tard, Nicolas Quéré nous a envoyé deux pages de notes, remarques et commentaires. C'était précis et argumenté. Il s'est réellement passionné pour le projet.

L'album a été enregistré à La Frette, un studio situé dans la banlieue parisienne. C'était l'endroit idéal pour façonner vos nouveaux morceaux ?

LC : C'est un endroit incroyable. Un manoir planqué dans une agglomération à un quart d'heure de Paris. Les pièces sont énormes, les plafonds hyper hauts. Les chambres se situent à l'étage. Mais chaque piaule est câblée. On peut donc se réveiller au beau milieu de la nuit avec une idée géniale et l'enregistrer. Cette maison possède une âme. On est loin de l'approche aseptisée qui caractérise habituellement les studios d'enregistrement. L'écho naturel des lieux, notamment, dégage quelque chose

d'unique. Et puis, surtout, quand tu bosses là-bas, tu as l'impression d'être chez toi.

Le premier single de l'album s'intitule Teveee. Est-ce un clin d'œil à votre label 62TV Records (maison de disques de Girls In Hawaii, Dez Mona, Alpha Whale ou Mujeres) qui fête cette année ses 20 ans ?

BB : C'est involontaire. Mais ça tombe bien ! (*Sourire*) Teveee, c'est l'histoire d'une chanson écrite en un temps record. Un jour, en zappant devant la télé, j'ai songé que ça pourrait être intéressant de composer un morceau sur la base de ces transitions frénetiques. J'ai attrapé ma guitare et associé chaque image à une phrase : un exercice spontané et assez lapidaire. Au final, le texte de cette chanson n'est pas du tout linéaire. Il relève même de l'inexplicable. C'est davantage de l'ordre du collage que de l'histoire. Mais quelqu'un, quelque part, se chargera sans doute de donner une signification à tout ça. (*Rires*)

En 2008, le groupe américain Fleet Foxes avait décoré la pochette de son premier album par un détail du tableau Proverbes flamands de Pieter Breughel l'Ancien. Dans le même ordre d'idées, vous optez aujourd'hui pour un fragment du Jardin des délices, un triptyque esquissé en 1503 par le peintre néerlandais Jérôme Bosch. Quelle(s) signification(s) accordez-vous à cet ouvrage ?

LC : J'ai découvert ce tableau récemment. Il m'a véritablement tapé dans l'œil. C'était comme une révélation. J'ai commencé à le contempler chaque jour, toujours à l'affût de nouveaux détails, d'autres personnages. Ça tournait à l'obsession. Quand la question de la pochette s'est posée, j'ai instinctivement proposé *Le jardin des délices*. Au départ, on était parti sur l'idée d'une photo. Mais ma proposition a tout de suite suscité l'enthousiasme du groupe.

BB : Cette pochette prend la signification que chacun veut lui donner. La fresque se situe au carrefour du Paradis, de l'Enfer et de la vie sur Terre. Visuellement, c'est puissant. Avec une telle œuvre d'art, on touche quasiment à une forme (con)sacrée de la beauté. On appréciait la dimension ludique de ce visuel aussi : en écoutant le disque, on peut répertorier tous les personnages. C'est une pochette assez délirante et remarquablement colorée.

www.paonband.com

Paon

Paon

62TV Records/PIAS



Azerty
Jalhay
Autoproduction

Un jour où Arnaud Clément a rencontré Pierre Leroy sur les bancs de l'université, ce dernier avait déjà tapoté le nom d'Azerty sur son clavier. Je regroupais mes premières démos sous cet enchaînement de lettres afin de les retrouver facilement sur l'ordinateur, indique-t-il. C'est donc sur la base de ces maquettes brodées sur le manche d'une guitare acoustique que le duo rassemble ses voix : des chœurs apaisants, chantonnés à la croisée des temps. Azerty recycle en effet les vignettes musicales du passé (celles de John Martyn, Jackson C. Franck, Crosby, Stills & Nash) avec un charme *Déjà Vu* dans les disques d'autres collectionneurs de mélodies intemporelles (des Kings of Convenience à Beirut en passant par Syd Matters). Mais à l'origine, je suis un fan de metal, désamorce Pierre Leroy du haut d'un rictus totalement renversant. *System Of A Down* ou *Alice In Chains* sont des noms qui me parlent depuis toujours. Ces groupes peuvent sembler à des années lumières de notre musique mais, dans mon esprit, des similitudes existent. Notamment au niveau des harmonies vocales. Vertigineuses, celles-ci s'immiscent dans les moindres recoins de *Jalhay*, premier essai enregistré dans le village du même nom. Un lieu curieux où quelques superstiteux ont, un moment, voulu croire au miracle de la vierge illuminée. L'histoire d'une statuette qui s'éclairait à la nuit tombée. Sauf que le pèlerinage n'a jamais eu lieu. En mars 2014, des experts grattent une couche de vernis phosphorescent

RENCONTRE FOLK

Azerty

LE MIRACLE DE JALHAY

Deux amoureux de la nature abandonnent leurs chœurs sur un premier essai baptisé *Jalhay*. Réconfortantes comme un feu ouvert au creux de l'hiver, les chansons d'Azerty ravivent la flamme du folk avec un sens raffiné du détail. Arrangements divins, harmonies aux charmes mystiques, envolées de trompette et refrains sacrés relancent tout l'intérêt du pèlerinage de Jalhay.

NICOLAS ALSTEEN

et désacralisent ce phénomène surnaturel. Mais on a débarqué dans ce hameau des Hautes Fagnes pour une toute autre raison, confesse Arnaud Clément. C'est mon goût pour la bonne bouffe qui nous a amené là-bas. J'ai été invité par un pote à déguster du cerf aux aïnelles dans un chalet. C'est comme ça que j'ai rencontré le propriétaire des lieux : un mec génial qui aide les jeunes à financer des projets à l'étranger. Chaque année, il rassemble tous les voyageurs chez lui le temps d'une bringue dans la forêt de Jalhay. Convie à la fête, Azerty joue un concert sous le toit en bois de cette bicoque bucolique. On est tombé amoureux de l'endroit, explique Pierre Leroy. En mai 2014, le duo revient ainsi à Jalhay en compagnie du multi-instrumentiste Boris Gronemberger, leader méticuleux de V.O. et batteur pointilleux de Girls In Hawaii. On cherchait quelqu'un capable de nous guider dans nos choix et d'insuffler un supplément d'âme au projet. Les talents d'arrangeur de Boris nous ont tout de suite séduits. Dans ses valises, le producteur emporte les chants célestes de Blondy Brownie (Aurélien Muller et Catherine De Biasio) et la trompette de Ludovic Boutelgier (Major Deluxe, V.O.). En six morceaux artisanaux, Azerty plante le décor de *Jalhay* : un espace enchanté, mystérieux et crépusculaire. La pochette du disque dévoile d'ailleurs ses détails en clair-obscur : une esthétique lunaire, rêveuse et malicieuse, totalement raccord avec cette musique contemplative.

azertymusic.bandcamp.com



© Sabiti Duhem

RENCONTRE MUSIQUES URBAINES

Akro**PLUS QUE JAMAIS**

Si Starflam a renoué avec la scène, les membres du crew n'en poursuivent pas moins aussi leur parcours en solo. À commencer par Akro, avec trois albums à ce jour. *Quadrifolies*, le quatrième, annoncé par *Mon coca et mes Nike*, ne sortira pas avant octobre, question de planning et de stratégie.

DIDIER STIERS

l'année commence bien pour le rappeur bruxellois : son nouvel album est non seulement bouclé mais en plus, il a signé chez Sony ! En tant que producteur, cette fois, puisqu'il s'agit d'une licence. *Mais franchement, j'ai rarement vu autour d'une table des gens aussi impliqués. Même depuis l'époque de EMI et de Starflam !*

Ce «statut» suppose un gros travail préalable ?

Effectivement, ça demande un gros travail préparatoire pour apporter des produits finis sur la table. Mais je suis maître de ce que je propose à 100 %. Qu'il s'agisse de stratégie, des moyens qui vont être mobilisés ou du levier promotionnel qui sera utilisé : c'est vraiment intéressant de pouvoir être impliqué comme si tu étais «quelqu'un de la maison» mais qui travaille en free lance. J'ai l'impression qu'on a totalement confiance en moi, c'est terrible !

Cela n'aurait-il pas pu déjà se passer de la sorte pour *Bleu électrique*, votre album précédent ?

Non, il se trouve qu'ici, c'est par le biais d'un contact. À chaque album, je fais le tour des labels, un peu «mon marché», quand j'ai quelque chose à proposer, à faire écouter. Il se fait que j'ai un ami, Nicolas Michel, qui a une structure qui faisait le

management de Leki et qui connaissait quelqu'un chez Sony. Un jour, il est passé au studio et il a été surpris. D'après lui, il y avait vraiment quelque chose à jouer à un niveau international et il a suggéré d'aller quand même voir chez Sony. Et puis ça c'est avéré positif assez vite !

La dernière fois qu'on a entendu associer «major» et «artiste hip hop belge», ça remonte loin, non ?

Oh, quand nous (*Starflam-ndlr*) sommes sortis chez EMI, vers 2001 (*l'album Survivant-ndlr*), c'était déjà bien. Ensuite, Baloji a aussi sorti son solo chez EMI. Il y a quand même eu des opportunités. Mon premier album solo (*Liencre, la sueur et le sang-ndlr*) est sorti chez Universal, une major aussi... Après, je pense qu'il faut aussi démystifier le terme «maison de disques», dans le sens où ça reste des personnes. Tu peux tomber sur une équipe qui se reforme, qui n'accroche pas à ton truc et qui t'abandonne après 20 jours de travail comme tu peux avoir des gens qui ont une prospective à long terme.

Comment envisagez-vous votre propre «développement» alors que Starflam reprend parallèlement du service ?

Ça a clairement été une de mes premières questions, surtout que des festivals sont intéressés par Starflam cette année. Je vois

mon développement sur deux ans au niveau live, mais je propose des singles qui sont peut-être un peu plus catchy que la démarche d'un groupe de rap pur et dur.

Il vous reste du temps pour faire autre chose ?

Imagine un jeune père de famille qui doit remplir son frigo comme n'importe qui, avec un statut d'artiste limité à 1.142 euros par mois peu importe ce qu'il fasse comme chiffre puisque si c'est trop élevé, c'est repris sur ce que tu gagnes le mois suivant... Je suis obligé de trouver des plans B pour maintenir la barque à flot. Je travaille énormément dans d'autres secteurs que la musique pour avoir un plus. Mais on est vivant, on est libre et on fait ce qu'on aime. Je pense que c'est ça qu'il faut retenir : on a une chance inouïe de pouvoir nous exprimer, de le faire avec les gens que nous choisissons, de faire une musique que nous choisissons, de rencontrer des gens. À l'échelle mondiale, nous sommes quand même dans un petit cocon ! Beaucoup d'artistes revendiquent des choses, et je suis à 100 % avec eux, mais il faut contrebalancer ça à l'échelle mondiale et se dire que nous sommes quand même privilégiés !

.....
www.facebook.com/akro.starflam

RENCONTRE CLASSIQUE

Pauline Claes

L'HUMILITÉ ET LE TALENT AU SERVICE DE TOUS LES GENRES

Dotée d'un parcours atypique, la jeune mezzo Pauline Claes marche dans les traces de la musique noire américaine, celle-là même qui l'a menée sur la scène classique.

Strange Fruit se veut être un spectacle révélateur de la condition des noirs américains.

Focus sur un début de carrière emprunt de sensibilité.

AYRTON DESIMPELAERE



Derrière *Strange fruit*, qui est Pauline Claes ?

Pauline Claes : Je dirais que je suis quelqu'un qui éprouve sans cesse le besoin de chercher, de découvrir, de rencontrer, d'être investie dans des projets qui rendent le quotidien exaltant. Très jeune, je chantais de la pop et de la soul en faisant un bref passage dans la section jazz du Conservatoire de Bruxelles à 19 ans. J'ai commencé le chant classique assez tard par rapport à la « normale » (24 ans), et je suis entrée au Conservatoire l'année suivante. C'est la voix de Whitney Houston qui m'a transportée pendant mon adolescence tout comme d'autres voix « noires » : Aretha Franklin, Nina Simone, Donny Hathaway... Par la suite, c'est Haendel qui m'a définitivement séduite et fait changer de cap, avec ses *largo* qui touchent directement l'âme ou ses *furioso* qui réveillent les tripes. C'est cette possibilité de laisser s'exprimer une partie de soi plus profonde, plus animale, qui m'a tant attirée dans le geste vocal. Les rôles de « travestis » me vont bien, j'aime me glisser dans la peau de personnages très différents.

Des artistes qui vous inspirent ? Une expérience déterminante ?

Durant mes études, je me nourrissais au biberon Haendélien. J'écoutais aussi beaucoup Bach, Mozart, Schubert, Brahms mais aussi Britten, Debussy, Berlioz, Pärt ou Adams. La découverte du monde nostalgique des poètes romantiques allemands à travers les *lieder* m'a aussi beau-

coup marquée, tout comme les nombreux spectacles de théâtre et de danse que l'on trouve à Bruxelles. Observer le mouvement et la fluidité des corps m'a beaucoup aidée pour ma propre pratique vocale. J'ai eu la chance d'avoir de merveilleux professeurs de chant, ainsi que des professeurs de théâtre passionnés. Mais je retiens particulièrement l'enseignement de la mezzo française Nadine Denize, dans la lignée de ces voix françaises nobles héritières de Régine Crespin. Travailler auprès de grands maîtres, c'est s'imprégner d'univers incroyables extrêmement porteurs.

Comment s'est passée la transition entre le classique et la musique jazz ?

J'ai toujours gardé un petit pied dans ces autres musiques et ce spectacle était l'occasion de réunir les différents types de vocalités que requièrent le classique, le gospel, le jazz et la pop, des vocalités que j'affectionne et ce, afin de retracer le parcours d'une musique qui n'a cessé d'évoluer.

Un mot pour définir votre parcours ?

La persévérance, parce qu'il m'en fallu, tout d'abord, pour réaliser mes études au Conservatoire sans moyens financiers ; ensuite, parce que c'est un métier qui n'est jamais acquis et enfin parce que le milieu lyrique est très compétitif. Et puis, l'humilité, tout en osant.

Strange Fruit, le 28 mars au Petit théâtre Marcelis à Ixelles

STRANGE FRUIT

En 1939, Billie Holiday chante *Strange Fruit* dans un café new-yorkais. Symbole de l'amorce du mouvement des droits civiques aux États-Unis, la chanson dénonce les lynchages des afro-américains. En compagnie de Sarah Laulan (mezzo) et Julien Libeer (piano), le spectacle retrace le parcours de la musique noire américaine à travers celui de Nina Simone, aux étapes de vie révélatrices ; promise à une grande carrière classique, les portes se ferment face à ses origines. Mais son destin la rattrape : repérée, elle est projetée sur la scène internationale. D'Armstrong à Gerschwin, voici une occasion de découvrir une musique dont la singularité découle de la fusion entre la musique classique, le gospel et la pop.



© Magagnone - studio Baxton

**José Van Dam,
Jean-Louis
Rassinfosse,
Jean-Philippe
Collard-Neven**
*José Van Dam Meets
Carlos Gardel*
Cypres

RENCONTRE WORLD

José Van Dam

RENCONTRE AVEC CARLOS GARDEL

Si le tango est souvent associé à la musique de Piazzolla, faut-il rappeler que Carlos Gardel, né à Toulouse en 1890, est le premier à avoir chanté le tango ? En amenant cette musique dans les salles de concerts et salons de la bourgeoisie, alors qu'avant elle côtoyait maisons de passes et bars malfamés, Gardel a, d'une certaine manière, sacralisé cette musique qui était le cœur de l'Argentine.

AYRTON DESIMPELAERE

En 2010, José Van Dam met fin à sa carrière à l'opéra. Cette retraite ne l'empêche pourtant pas de s'aventurer dans des genres et styles moins classiques. Accompagné de Jean-Louis Rassinfosse et Jean-Philippe Collard-Neven, il reprend dans son nouvel album quelques chansons de Carlos Gardel, l'émancipateur du tango chanté, sur des textes de paroliers qui touchent toutes les couches de la population. Après trois années de travail pour montrer les différents aspects du tango, José Van Dam s'expose dans une collaboration avec les deux artistes.

Quelle est la genèse du projet ?

José Van Dam : Je n'aime pas que la musique classique ou l'opéra. À 15/16 ans, j'étais déjà grand amateur de jazz et puis le tango m'a toujours plu. Il y a quelques années, j'évoquais à Jean-Philippe mon affection pour le tango et le flamenco. Je crois que ça lui est resté dans la tête. Il m'a alors proposé d'enregistrer un disque de tango avec lui et Jean-Louis Rassinfosse (voix, piano, contrebasse) et j'ai voulu essayer pour voir ce que ça donnerait. Ce sont deux artistes extraordinaires et je dois dire que ça m'a plu. Tous deux sont très sympathiques et musiciens, ce fut très facile. Je connaissais déjà Jean-Philippe et Jean-Louis m'a directement plu. Dans le métier, c'est la simplicité des personnages qui est importante. On essaye de ne pas avoir un dikkenek, comme on dit à Bruxelles, et tout s'est très bien passé. On a poursuivi en donnant quelques concerts, notamment à Arras où l'on a enregistré en public ce que deviendrait ce disque.

Qu'est-ce qui vous attire dans ce projet ?

L'enthousiasme de Jean-Philippe qui a dit : *On doit absolument faire un disque !* Durant ma carrière à l'opéra, je n'ai pas eu le temps de m'intéresser à ce répertoire, ce qui n'est plus le cas depuis que j'ai arrêté.

Que pensez-vous du disque ?

Dès le départ et grâce aux deux musiciens, je dois dire qu'il y a une atmosphère qui s'établit et qui est maintenue jusqu'au bout. L'amateur de tango sera peut-être déçu parce que notre tango est plutôt jaz-zifiant. C'est aussi une des premières fois que je chante en espagnol, une langue que j'aime beaucoup, plus terre-à-terre que l'italien et avec une voix un peu différente que lorsque je chante du classique.

Qui est Carlos Gardel ?

Quand j'avais 18/20 ans, Gardel n'était pas

encore dans mon esprit. Au fur et à mesure de l'écoute du tango, Gardel est sorti de l'ombre : c'est quand même le pape du tango chanté et sa voix a quelque chose de spécial. Devant sa tombe se dresse une statue de lui avec son chapeau, son manteau et une cigarette allumée en permanence. Quand on a parlé de disque, j'ai soutenu qu'il fallait rendre hommage à Gardel avec ses chansons composées ou chantées. Il est mort en 1935 dans un accident d'avion et on murmure que ce serait un sabotage en raison de ses incursions en politique et du fait qu'il était très connu, surtout des femmes.

Comment comprenez-vous cette musique ?

Les musiciens travaillent beaucoup avec leur instinct. C'est une musique qui doit pénétrer en moi pour que je la comprenne et si je ne la comprends pas, je ne la chante pas. L'analyse est d'abord spirituelle. On m'a demandé de faire, en dehors du *Saint-François d'Assise* de Messiaen, des disques de musique actuelle et j'ai toujours refusé car je ne la comprends pas. Pour moi, le tango comme le jazz sont des musiques classiques, puisqu'ils existent depuis des décennies avec leur propre chemin. Que vous fassiez du répertoire français, italien, allemand, on chante toujours avec la même technique de base. L'émission peut changer selon la langue mais c'est le texte qui le demande. Pour le chanteur, il ne faut rien changer et surtout pas la voix.

Et pour les répétitions ?

J'aime bien répéter jusqu'au moment où je dis que c'est assez. Je me rappelle d'une phrase que m'a un jour dite Karajan : *Vous savez, avec un orchestre, il ne faut pas trop répéter car sinon il se lasse de la musique qu'il joue et au moment du concert, il ne fait plus attention. Il faut arriver juste à la frontière.* Avec un public, c'est toujours différent. J'ai chanté Figaro des *Noces* plus de 400 fois et c'était chaque fois différent, sinon ça devient la barbe. En concert, vous essayez d'aller plus loin dans vos recherches, ce qu'on ne fait pas en répétition. Si on le faisait, ça deviendrait un mécanisme. Ça doit être le moment réel.

Y'a-t-il d'autres choses que vous écoutez ? Dansez-vous le tango ?

J'aime beaucoup le flamenco, surtout quand c'est dansé, mais je ne le chante pas. J'aime aussi le jazz, pas le jazz moderne. J'ai dansé le tango mais je suis un mauvais danseur. Rythmiquement, je sais ce qu'il faut faire, mais toutes les fioritures avec les jambes, ça je ne fais pas.

Que retenir-vous de cette expérience ?

C'est un projet de 2/3 ans. Ça m'a permis de chanter une musique que j'aime, avoir de nouveaux amis et ça m'amuse de faire ce genre de chose. Aujourd'hui, je fais ce qui m'amuse, même l'enseignement. Je crois que toutes les musiques peuvent s'enseigner aux jeunes. On peut prendre l'exemple des bières : vous prenez cinq à six bières différentes, c'est à vous de choisir celle qui vous plaît. C'est la même chose pour la musique.

UNE BELLE RENCONTRE

Lorsque Jean-Philippe Collard-Neven apprend dans une interview que Carlos Gardel est l'un des chanteurs préférés de José Van Dam, l'idée d'un disque lui vient à l'esprit : *Lorsque José a reçu un Octave d'honneur pour l'ensemble de sa carrière, on m'a demandé de l'accompagner à la cérémonie, puisque j'en avais moi-même reçu un plus tôt. J'ai eu l'occasion d'en parler avec lui et il m'a confirmé que c'était un chanteur qui lui faisait dresser les poils.* D'une *Sonate* de Brahms à une grille de jazz, le pianiste apprécie diversité, rencontres et curiosité. À travers Carlos Gardel, c'est l'histoire de l'empire colonial qui le touche : *Musiques occidentales et indigènes se mélangent. Je trouve toujours touchant de sentir quelque chose qui est de sa propre langue, mais traversée d'autre chose.* Le rêve du pianiste, c'est d'organiser une tournée en Amérique du Sud. Il évoque alors la rencontre avec beaucoup d'émotion : *C'était une rencontre très forte. On est tiré vers l'avant, c'est une fluidité, une liberté et une simplicité absolument énorme. Ce n'est pas seulement une question de niveau mais de grandeur d'âme. À un moment donné, il y a une transmission qui se fait, mais c'est mystérieux. J'ai appris de sa manière de phraser, de chanter. Rien qu'apprendre à jouer du piano en respirant avec lui, c'est déjà retrouver le sens de la phrase musicale. Je n'aurai pas enregistré mon prochain cd solo sans cette expérience.*

www.collardneven.com



© Jocky Lepeque

TRAJECTOIRE

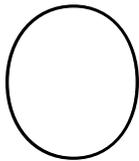
Steve Houben

LA VIE EN JAZZ

Plus qu'un simple musicien de jazz, Steve Houben est un homme curieux de tout, attaché aux valeurs humaines, à l'esthétique, à l'environnement... bref, aux choses simples et fondamentales qui devraient faire de ce monde quelque chose de viable.

JACQUES PROUVOST

«C'était la première fois qu'un musicien de jazz devenait directeur d'un conservatoire.»



n écouterait parler Steve Houben pendant des heures. Les yeux rieurs, parfois dans le vague, comme un peu perdus dans les rêves, il n'est pas avare d'anecdotes

lorsqu'il s'agit de partager ses souvenirs ou de transmettre ses expériences.

Saxophoniste et flûtiste, renommé bien au-delà de nos frontières, il a grandi du côté de Verviers, entouré d'une famille sensible aux arts et à la musique.

Il y avait toujours de la musique à la maison. Ma mère était une très bonne pianiste qui avait fait ses études au Conservatoire de Gand. Elle jouait principalement Bach ou Chopin. Mon père, lui, était plus attiré par le jazz et jouait de la clarinette en amateur dans un orchestre qui s'appelait la Hot Session. L'éducation est paisible et sans faille. L'envie d'apprendre, de découvrir et de partager vient vite et ne le quittera jamais. L'envie de faire aussi du théâtre le taraude un temps, mais c'est la musique qui prendra le dessus. Solfège et harmonie, à l'académie ou au conservatoire, Steve tend également une oreille du côté de chez son cousin, Jacques Pelzer. Il était pharmacien au départ et est devenu saxophoniste quasi professionnel ensuite. Il n'avait pas une très bonne réputation dans la famille, mes parents ne voyaient pas d'un très bon œil que je le fréquente. Mais je lui ai fait assidûment vers mes 18 ans. C'est l'époque Open Sky Unit et Jacques Pelzer l'emmène partout en Europe et ailleurs. Il le pousse à se découvrir lui-même et à affiner son goût de la liberté et du voyage. Et Steve veut changer d'air.

CHET IS IN TOWN!

Je voulais découvrir l'Amérique. J'avais mis quelques économies de côté et je me suis re-

trouvé en Californie, à Berkeley, à trainer sur le campus à jouer de la flûte avec des étudiants, des noirs surtout, qui jouaient des percus. Une rumeur se répand sur la Côte Ouest : Chet Baker donnerait un concert quelque part à San Francisco. Chet revenait dans le circuit après sa mésaventure dans laquelle il s'était fait casser les dents. Il fallait que je le retrouve. Il jouait un dimanche après midi dans un petit club. On a parlé de Jean-Louis Chautemps, de Bobby Jaspas... C'est la première fois où j'ai eu l'occasion de jouer avec lui. Il adorait la flûte et on s'est très vite bien entendu grâce à cela.

Après un bref retour en Belgique, et suivant l'exemple de Philip Catherine et Charles Loos, il retourne aux States, sur la Côte Est cette fois, pour s'inscrire à la célèbre Berklee College of Music à Boston. À l'époque, en Europe, il y avait une certaine lourdeur idéologique pour apprendre la musique, qui ne collait pas trop avec le jazz. Les américains emploient des "trucs" qui "marchent tout de suite" pour enseigner. On te dit d'essayer telle chose parce que ça sonne terrible ! alors qu'en Europe on avait tendance à t'interdire plein de choses. L'approche était différente, j'avais l'impression de savoir écrire. Bien sûr il faut faire ensuite ce fameux mélange de tes découvertes et de ce que tu as appris concrètement. Et je ne suis pas contre l'enseignement classique. Il suffit de penser à Bill Evans, par exemple, qui connaissait Stravinsky sur le bout des doigts et qui a trouvé des choses incroyables. La musique n'est pas qu'instinctive, sinon elle n'irait pas loin.

Steve Houben prend contact avec Henri Pousseur, alors directeur du Conservatoire de Liège et le convainc, sans trop de difficultés, d'utiliser ces méthodes singulières pour enseigner le jazz. Le mythique Séminaire est né.

ENTRE UNE CARESSE ET UNE MAIN DANS LA GUEULE, CE N'EST QU'UNE QUESTION DE RYTHME

En parallèle, Steve Houben crée Mauve Traffic, son nouveau groupe, plutôt jazz rock, avec Bill Frisell, entre autres, qu'il a ramené des États-Unis. Fort de ses connaissances, assimilées à Berklee, il propose quelques compos et arrangements pour l'Act Big Band de Felix Smitaine et de Michel Herr. Le seul arrangement pour big band que j'ai fait, du reste. Il ne tient toujours pas en place et forme HLM avec Maurane et Charles Loos, enregistré avec le pianiste américain Dennis Luxion, compose pour un orchestre à cordes de 21 musiciens, compose des musiques de films ou de documentaires, enregistre avec Jacques Pirotton et Stephan Pouglin. Il s'intéresse aux musiques venues d'ailleurs, fonde Pan-

ta Rhei aux côtés de Luc Pilartz et participe à Anfass d'Alain Pierre et Fawzi Chékili. Je préconise la liberté et l'ouverture. Cela demande un grand travail pour se comprendre, ne fut-ce qu'au niveau rythmique.

Le rythme ! Pour Steve Houben, tout est rythme. Ses amis se moquent gentiment de lui lorsqu'il répète cette petite phrase, mais il y tient et la défend mordicus. Le rythme, c'est le pouls, c'est la vie. Le rythme, dans le jazz, c'est comme les extrasystoles qui font battre le cœur plus vite ou moins vite selon que l'on soit ému ou pas. Il ne met d'ailleurs rien d'autre en œuvre lorsqu'il travaille avec Bojan Vodenitcharov : On n'est pas dans les mêmes idiomes du jazz, il n'y a pas ce swing ni ce groove, mais il y a la pulsation et l'improvisation.

LE CONSERVATOIRE. ET APRÈS ?

Avec une telle culture, une telle ouverture d'esprit sur le monde et sur la musique en particulier et, surtout, une grande envie de partager son savoir, Houben ne pouvait être que le candidat idéal pour redonner de la brillance à une institution comme celle du Conservatoire de Liège. Il y est nommé directeur en 2012. C'était un honneur et aussi une façon de me confronter à toutes les musiques. C'était la première fois qu'un musicien de jazz devenait directeur d'un conservatoire. Puis il ajoute en riant : Maintenant les choses sont rentrées dans l'ordre. En effet, après plus de deux ans à ce poste, il a pris officiellement sa retraite. Ce passage m'a appris à être bien plus pragmatique et moins rêveur. Je me suis occupé de choses très rationnelles. J'ai appris à connaître des gens que je ne fréquentais pas avant, des comptables, des administrateurs, des surveillants... Alors, il continue à donner son avis pédagogique et à aider la nouvelle équipe, car il ne sera jamais un fonctionnaire. Maintenant, il va se concentrer sur sa musique. Le bonheur tient dans un grain de sable. Je crois que l'ont peut tout dire en faisant une seule chose. Je me concentre sur un objectif maintenant : le langage jazz, car c'est ça que je sais faire et que j'ai toujours fait. Je vais écrire. Je vais m'y remettre. Mais je ne rechigne pas à jouer des standards. Pour moi, le "fonds" standards est aussi important que le "fonds" Schumann ou Schubert. Il y a des trésors et on peut les mélanger. Ce n'est pas parce que Keith Jarrett l'a déjà fait qu'on ne peut plus le faire. Cela peut aller d'un long morceau de 45 minutes à 26 miniatures de deux minutes... Tout est permis. Et je ne sais pas où je vais aller. Alors, il faut le voir sur scène ou en club. On le sent heureux de jouer et de s'exprimer. Et on l'écouterait pendant des heures.



ZOOM

75 ans de Jeunesses et de citoyenneté Musicales

Le 17 octobre 1940, en pleine occupation, Marcel Cuvelier, directeur de la Société Philharmonique, créait au Palais des Beaux-arts de Bruxelles le premier concert à destination de la jeunesse*. 75 ans plus tard, les Jeunesses Musicales sont devenues une véritable institution qui a essaimé à travers le monde. Les «JM» (pour les intimes) sont présentes dans 64 pays, jusqu'en Australie, et sont reconnues par l'UNESCO comme la plus grande organisation mondiale en charge de l'éducation musicale des jeunes.

CATHERINE MAKEREEL

Déblée, il y a une dimension citoyenne au projet, puis ce concert avait pour but de restaurer un espace de vie collective pour les jeunes alors même qu'en cette année 1940, les rassemblements étaient interdits, analyse Michel Schoonbroodt, actuel directeur des Jeunesses Musicales.

En 75 ans, l'activité des JM a connu une croissance exponentielle en Belgique : 1.200 concerts par an dans les écoles, depuis le fondamental jusqu'aux académies ; 350 concerts tout public par an, dans les grandes salles comme Bozar et Flagey ou dans les petits centres culturels locaux ; mais aussi des milliers d'heures d'ateliers d'éveil musical dans les écoles, des stages, des formations ou des festivals qui donnent de l'emploi à 250 artistes et à 150 animateurs par an. Si partout ailleurs c'est la crise, l'activité des JM ne faiblit pas, avec une croissance inversement proportionnelle aux failles de l'enseignement en matière de musique. Malgré cette expansion phénoménale, les JM entendent bien ne pas sacrifier au premier principe de l'organisation : la citoyenneté. En témoignent des projets comme *Different Trains* de Steve Reich pour aborder la déportation des Juifs qui s'associe aux Territoires de la Mémoire pour aider les élèves à explorer ce douloureux sujet. *Un concert des JM n'est jamais un concert comme les autres. Le but est la découverte. Parmi nos projets internationaux, nous avons déjà fait venir des Inuits avec leurs chants de gorge, ou des Sahraouis qui chantent leur tradition. Ça permet de découvrir des coutumes ou des instruments particuliers.* De la même manière, leurs «concerts interactifs» permettent de désacraliser la musique classique en invitant les enfants et leurs parents à participer par le chant ou du body rythme. Avec *l'Orchestre à la portée des enfants, les musiciens se déguisent et jouent des personnages pour sortir du cadre figé de ce qu'évoque généralement un orchestre philharmonique.*

Si les JM fêtent en grandes pompes leurs 75 ans cette année, c'est surtout pour crier haut et fort qu'en dépit de leur grand âge, elles ne sont ni vieilles ni ringardes mais n'ont eu de cesse d'évoluer. *Il y a encore des gens qui croient qu'on ne fait que de la musique classique alors que ça ne représente que 4 % de ce qu'on diffuse dans les écoles. On a des projets de beat box, d'électro, de musique urbaine. On fait aussi évoluer nos thématiques avec la société, à l'image de Geoffrey Oryema, chanteur africain qui parle des enfants soldats.* Bref, les JM ne chôment pas, avec pourtant des moyens de plus en plus serrés puisque leur subvention n'a plus été indexée depuis 2010. *Est-ce que ça veut dire que, pour survivre, on va devoir privilégier les gens qui ont les moyens et abandonner des classes de villages plus reculés, avec des frais de déplacement plus importants, pour ne faire que les grands établissements ? Faut-il abandonner la promotion de projets plus complexes pour ne faire que des choses plus accessibles ? Noa Moon représente plus de 100 concerts pour nous mais on ne veut pas faire que du hit parade parce que c'est ce qu'on demande. On veut proposer du jazz, de la world, de la musique contemporaine. Est-ce qu'on doit privilégier ce qui se vend et s'adresser aux plus riches ? Il est primordial pour nous d'aller vers tous les publics.*

PROGRAMME

Les festivités des 75 ans des Jeunesses Musicales, c'est jusqu'au 17 octobre : date de gala de clôture et de la fin d'un marathon de 75 heures de musique non-stop. D'ici là, vos oreilles vont en voir de toutes les couleurs. Impossible de tout détailler, mais attirons votre attention sur le cycle des «concerts intimistes» qui se joueront dans des lieux singuliers, à l'église ou au musée notamment. Notez également dans vos agendas les Nuits Nomades, organisées avec la collaboration du *Monde est un village* sur La Première, et qui inviteront le guitariste brésilien Osman Martins, le

quatuor à cordes MP4 et le compositeur Pierre Slinckx à mêler leurs univers musicaux (le 24 avril au Théâtre 140). Pour les petits, le ciné-concert *La jeunesse de Mickey* plongera dans le passé pour découvrir que la célèbre souris imaginée par Walt Disney est d'abord née comme un personnage subversif et révolutionnaire, avant d'être assagiée par les pressions commerciales (en tournée à Bruxelles et en Wallonie).

www.JM75.com.

*voir «C'était le... 19 octobre 1940» (p.39)

UN MOMENT MUSICAL QUI FAIT RESPIRATION DANS L'ÉCOLE

À l'école primaire du Berlaymont, à Waterloo, le jeudi est jour de fête pour les élèves de 3^e car c'est jour d'éveil musical avec Jean-Armel, musicien et animateur des JM, qui les accueille avec son ami yukulélé, histoire de les mettre dans l'ambiance, avant d'embrancher avec des chansons, de la danse ou des jeux de rythme. *Notre objectif n'est pas de former des musiciens. On peut susciter des vocations, bien sûr, mais ce n'est pas le but, affirme Jean-Armel. L'objectif est d'amener un moment musical qui fasse respiration parce que la musique est un autre mode d'expression.* Catherine Stein, institutrice, reconnaît que les ateliers déclenchent souvent une autre façon d'être chez les élèves : *Il arrive que des élèves qui ne tiennent pas en place en classe, se comportent de manière tout autre dans l'atelier. Quand l'enseignant participe à l'atelier, le rapport change avec les élèves. À leurs yeux, l'insti n'est plus cette personne qui ne se trompe jamais mais devient une personne qui danse comme eux, qui a des imperfections, comme eux. Ça rend les relations avec les élèves plus proches. Et puis, au niveau social, il y a un formidable travail de cohésion au sein de la classe.*

UN BEL OUTIL DE PROMOTION

Le chanteur-guitariste de Puggy l'avoue : pas toujours facile de se lever à l'aube pour être à Arlon à 8h30 et jouer dans un réfectoire devant un public de jeunes pas encore bien réveillés. Pourtant, la tournée avec les Jeunesses Musicales a été formidablement formatrice pour le groupe. *Au début, j'étais sceptique ! Je me disais qu'on allait se faire bouffer tout cru à aller sur le terrain des ados. Mais finalement, on ne l'a pas regretté. Les ados sont honnêtes : tu sais tout de suite s'ils aiment ou pas, on ne peut pas leur mentir. Pendant plus d'un an, le groupe a sillonné les écoles, jouant parfois deux à trois concerts par jour. On jouait devant un public qui n'était pas acquis d'avance, ce qui nous a appris beaucoup du métier de la scène. C'était au moment où on composait Something you might like, ce qui nous a permis d'essayer avec eux de nouveaux morceaux. Comme dans les écoles, ils n'ont pas le droit de sortir leur iPhone, on avait l'assurance de ne pas être filmés et que les morceaux ne se retrouvent pas le lendemain sur Youtube. Ça nous a aussi permis de développer une solide fan-base, surtout au moment où Facebook devenait très populaire ! Non seulement, nous avons fait de belles rencontres mais tourner avec les Jeunesses Musicales est un bel outil de promotion !*

SACREZ LE PRINTEMPS AU MILIEU DES BOIS !

La musique appartient à ceux qui se lèvent tôt. Les JM de la Province du Luxembourg proposent aux petits mélomanes (dès 5 ans) d'assister à une écoute du *Sacre du Printemps* d'Igor Stravinsky à 6h du matin, au milieu des bois, et vivre ce rite païen dans des «conditions réelles». *Pour pouvoir synchroniser la fin de la représentation avec le lever du soleil, il nous faut la commencer à 6h08, précise Jean-Pierre Bissot, directeur des JM du Luxembourg. Attention, ce n'est pas une interprétation mais une écoute in situ. La musique sera diffusée et il y aura une scène avec des projections en ombres chinoises, des effets pyrotechniques et des danseurs d'une école locale pour ponctuer ce Sacre. Mais avant cela, les spectateurs, qui auront garé leur voiture à un kilomètre de là, seront emmenés, par petits groupes, pour une petite marche explicative sur l'histoire du Sacre. Après la représentation, un petit déjeuner sera offert avec animations musicales et fanfare pour continuer à faire la fête. Le 17 avril dans le bois des Épioux (infos : 063 41 22 81).*

ZOOM

La nation alternative

À L'HEURE DE LA GLOBALISATION



© Thomas Point

Du côté de Liège, le label indépendant Honest House Records fête allégrement ses dix ans d'existence. Marquée par une profonde mutation des pratiques de consommation musicale, la décennie a poussé cette petite structure, comme tant d'autres fournisseurs de disques alternatifs, à se réinventer un monde. Au-delà du microsillon et des logiques numériques.

NICOLAS ALSTEEN



DR



Benoît Lizen © Dominique Hourmant

Comme souvent, pour ne pas écrire toujours, l'origine d'un label indépendant reste une affaire de passion. Avant de se lancer dans l'aventure, on était juste une bande de potes, des fans de rock alternatif, se rappelle Grégory Dubois, cheville ouvrière du collectif Honest House. On allait voir des concerts un peu partout en Belgique. À côté de ça, on jouait dans des groupes comme Taïfun ou Frank Shinobi. Surtout, au début des années 2000, il y avait une saine émulation sur Liège. JauneOrange et Matamore avaient lancé le mouvement et tout le monde traînait du côté de la Soundstation, une salle de concerts qui, à l'époque, était vraiment «la» plaque tournante des cultures alternatives liégeoises. Tout ça nous a donné l'envie d'organiser des concerts nous-mêmes et plus seulement d'y aller. C'est comme ça que tout a commencé. Officiellement lancé le 9 mars 2005, le projet se matérialise progressivement sous la forme d'un label. À partir du moment où tu t'actives dans une équipe qui défend des musiciens et que ceux-ci publient des albums, tu te transformes quasi automatiquement en structure discographique. En dix ans, Honest House a ainsi organisé des centaines de concerts et ravi-taillé les mélomanes de tous poils en trouvaillles atypiques (Casse Brique, Coyote, Foxes In Boxes, It It Anita ou Benoît Lizen). Depuis peu, le label intègre également un département booking. Au fil du temps, on est devenu un acteur du paysage musical alternatif. Le nom de notre structure circule désormais en Belgique, mais aussi à l'étranger. Il n'est pas rare qu'on reçoive des propositions pour faire jouer nos groupes en France, au Luxembourg ou aux Pays-Bas. Chemin faisant, on a mis tout ça en place avec une certaine exigence de qualité. Aujourd'hui, je pense qu'on a acquis du crédit aux yeux de différents opérateurs. En phase avec les mutations du marché, le label Honest House affiche donc un excellent état de santé après ses dix premières années d'activité. Cette évolution est positive, hyper constructive. Mais, il convient de relativiser... Notre financement annuel tient avant tout aux fêtes du 15 août : une grosse beuverie organisée du côté de Liège où les gens n'en ont strictement rien à caler de la musique. Avec le collectif, on dispose d'un bar qui, pendant cinq jours, tourne à plein régime. C'est grâce à ces revenus extra-musicaux qu'on injecte de l'argent dans nos productions. On est des amateurs indépen-

dants. On fait valoir un patrimoine sonore qui nous touche profondément. On ne cherche pas à dégager des revenus excédentaires ou à créer un salaire. Notre démarche n'est pas professionnelle. De ce côté-là, les voisins de chez JauneOrange ont, eux, décidé de sauter le pas. On reste une structure artisanale, souligne Jean-François Jaspers, un des activistes du label liégeois. Mais à un moment, on s'est professionnalisé pour faire face à de nouvelles perspectives : des possibilités de développement, des occasions d'élargir notre cercle de sympathisants. Il y a des labels qui fonctionnent sur la base du temps disponible d'un ou deux gars et qui défendent leur truc bec et ongle. Mais dans ce cas-là, il me paraît compliqué d'élargir ses activités. Créé en 2000, JO prend d'abord la forme d'un collectif, mettant à l'honneur les forces vives de la pop indie locale via un site Internet et la publication d'une compilation. Se transformer en label, c'est devenu une évidence. Au début on cherchait des partenaires mais, en Belgique, tu as vite fait le tour... Plutôt que d'attendre que quelqu'un se fasse ailleurs pour nous, on a pris les choses en main. On n'est jamais mieux servi que par soi-même. Parallèlement à ça, je m'occupais du management de The Experimental Tropic Blues Band. Je gérais notamment les dates de concert du groupe. De fil en aiguille, mon côté «booker» s'est officialisé. C'est comme ça qu'on a commencé à intégrer la dimension booking. Le label JauneOrange devenait ainsi un moyen de faire exister les projets dans lesquels on croyait et, en plus, de les faire tourner.

HONEST HOUSE : LA MAISON DU BONHEUR

Pourquoi Honest House ? Après dix ans, on est bien en droit de se poser la question. Il s'agit tout simplement d'une référence au groupe de rock alternatif Modest Mouse, explique Greg Dubois. Quand on a créé le label, on cherchait un nom sympa, et puis voilà... Au-delà de cette analogie, il y a aussi tout ce qui se cache derrière Honest House : on pense sincèrement être des gens bien avec, en tous cas, la volonté de faire les choses de manière honnête. On essaie de conserver une certaine intégrité par rapport à nos goûts musicaux, de rester fidèles à l'identité du projet, d'éviter les histoires de pognon et de placer les relations humaines en amont des projets.

BOOKING: L'ENVIE D'ALLER VOIR AILLEURS

Devenu l'adresse officielle de formations comme The Feather, Leaf House, The K ou Pale Grey, le label JauneOrange a peu à peu décloisonné son domaine d'intervention pour élargir son champ de vision à 360°. Au niveau du booking, quand tu réussis à défendre correctement un artiste en Belgique avec son premier album, tu dois nécessairement te poser les bonnes questions pour la suite de sa carrière. Vu l'étroitesse du territoire, il faut impérativement éviter les redites. Cela t'oblige à aller voir ailleurs. C'est un peu l'histoire de notre label. Au début, tu essaies de sortir de ta cave, puis de ta ville et, ensuite de ta région. Après ça, tu tentes de te faire connaître dans ton pays. À un moment, il convient de confronter tes artistes à d'autres expériences afin de voir si l'intérêt suscité sur ton territoire peut aussi être rencontré ailleurs. Dans mon esprit, il ne s'agit pas de grossir pour grossir, mais juste essayer d'aller un peu plus loin. Opérateur discographique dont l'existence ne se limite plus seulement aux disques, JauneOrange s'est fait un nom sur scène. Par extension, le label s'affaire également à la programmation du Micro Festival, un événement estival dont l'affiche – belge et internationale – demeure alternative. Totalelement à son image.

LIFE IS LIVE

L'adaptation par rapport à la scène et au live, on l'a aujourd'hui intégrée dans la forme contractuelle, explique de son côté Damien Waselle, directeur chez [PIAS] Belgique. Cela signifie que nous incluons systématiquement dans nos contrats une commission sur les concerts. Chaque artiste qui sort un album chez nous accepte donc de rétrocéder une partie de ses revenus sur le live. Acteur incontournable dans le monde des musiques alternatives depuis plus de trente ans, le label [PIAS] s'est, lui aussi, adapté aux évolutions du marché en repensant ses signatures artistiques ou en valorisant sa marque de fabrique. Début avril, à Bruxelles, le Palais 12 accueille ainsi la sixième édition des [PIAS NITES], vitrine derrière laquelle on retrouve les noms de BRNS, Modeselektor, Baxter Dury ou Oscar & The Wolf. Les [PIAS NITES], c'est parti d'une volonté de donner une visibilité à la «marque». Avant de mettre cet événement en place, on avait fait un constat : [PIAS] n'était pas très connu du public en tant que label. C'était un peu nébuleux pour les gens. On a donc cherché à lui donner une image, un visage. Notre démarche commence seulement à porter ses fruits. En Belgique, c'est maintenant un gros événement. Mais en France, par exemple, les [PIAS NITES] se rattachent exclusivement à la promo et aux lancements des nouveaux albums. Là-bas, on propose des concerts dans des salles assez intimistes, des endroits de quelque 500 places. Ça fait partie de la stratégie de développement qu'on imagine autour de la sortie d'un disque. Les [PIAS

NITES] font désormais partie intégrante des activités du label. Mais nous ne cherchons pas pour autant à nous positionner comme un opérateur complet du live. Ce n'est ni notre domaine de prédilection ni notre fonds de commerce. Notre business, ça reste le disque. Ou, du moins, la musique. Parce qu'aujourd'hui, les disques, cela ne signifie plus grand-chose. Quand on parle du «disque», on parle d'un ensemble qui inclut également l'aspect digital, streaming compris.

AGENCE TOUS RISQUES

Aujourd'hui, chez [PIAS] Belgique, la dimension live est donc complètement intégrée aux activités du label. Avant d'avancer sur le nom d'un artiste, la première chose que les programmeurs des salles de concerts veulent savoir, c'est la date de sortie du disque. D'ailleurs, quand un spectacle ne marche pas, on reçoit parfois des mails de mécontentement des promoteurs. Mais il me semble important de rappeler qu'à la base, ce ne sont pas eux qui prennent les risques... Pendant un temps, on a parfois eu le sentiment d'être un peu spolié, en étant à la fois au service du groupe, de ses concerts et des programmeurs de salles et festivals. À partir du moment où nous sommes intéressés par les revenus du live, les échanges s'équilibrent forcément. L'album de Mélanie De Biasio est un bon exemple. Il est sorti en mars 2013. Deux ans plus tard, on continue d'attirer l'attention sur son disque pour le faire vivre le plus longtemps possible sur scène. Si on s'en tenait à une vision archaïque, on pourrait très bien se désintéresser du projet dans la mesure où on vend moins d'albums. Mais, après deux ans, cela fait sens pour tout le monde que cette tournée soit un succès. En dix ans, le mode de fonctionnement des labels alternatifs s'est ainsi métamorphosé. Avant notre travail était assez clair. On faisait de la promotion, du marketing et on avait un résultat qui s'appelait «ventes d'albums». Avec l'évolution du marché, on est désormais moins bien récompensé en termes de ventes de disques. Maintenant, quand on lance la carrière d'un artiste, on se doit d'avoir une vision globale. On doit tout donner pour défendre nos disques. Mais on doit également relativiser la diminution des ventes physiques. Car cela sera peut-être compensé par davantage de streaming et une excellente réputation en concert. Nous ne sommes plus dans un schéma linéaire.

DEAL-BREAKER: LE BOURREAU DES CONTRATS

Chez [PIAS] Belgique, la dimension live est aujourd'hui intégrée aux activités du label. Chaque contrat artistique contient une clause relative à la scène. À partir d'un seuil déterminé au préalable avec l'artiste, on prend une commission sur ses concerts, note Damien Waselle. C'est un point essentiel. Si l'artiste ou son manager n'est pas d'accord avec ça, on ne signe pas. C'est ce qu'on appelle un deal-breaker. C'est stipulé dans tous nos contrats, mais il n'existe pas deux contrats identiques.





© Fred & The Healers

APERÇU

5^e European Blues Challenge

TOUTE LA MUSIQUE, ELLE VIENT DE LÀ...

Bruxelles accueille la cinquième édition de cette manifestation qui, selon ses organisateurs, est un peu au blues ce que l'Eurovision est à la variété. Alors qui sera le prochain Abba inspiré du Delta ou la prochaine Sandra Kim des champs de coton ? Réponse à l'Ancienne Belgique du 12 au 14 mars.

LUC LORFÈVRE

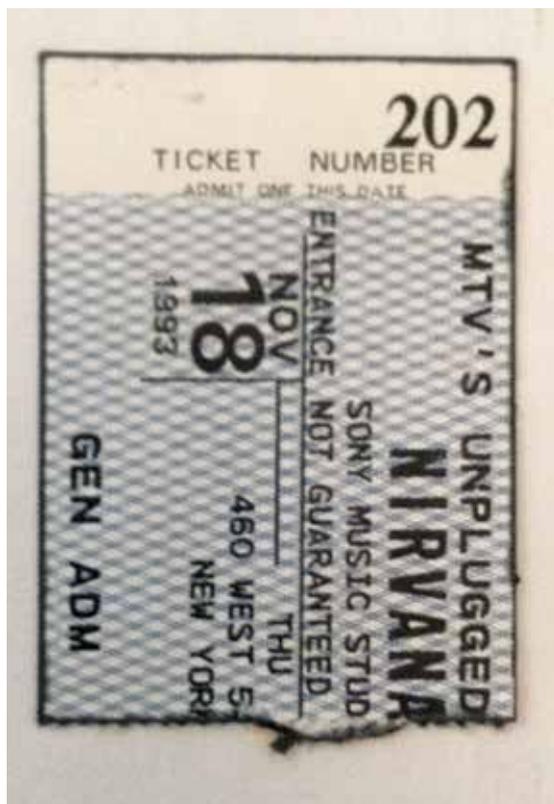
Né en 2011 à Berlin sous l'inspiration de l'European Blues Union (EBU), association qui rassemble tous les professionnels européens liés de près ou de loin à ce genre musical, l'European Blues Challenge permet chaque année de rassembler sur la même scène les meilleurs talents issus d'une vingtaine de pays du vieux Continent. À coups de bonne humeur, de sueur, de solos plaintifs, de cavalcades roots, de rythmique shuffle, de pincées de slide et de récits évoquant la misère de l'existence, les filles,

l'alcool mais aussi l'espoir, ils rivalisent dans des joutes aussi amicales qu'endia-blées sous les yeux d'un public d'aficionados et d'un jury. Après deux éditions organisées dans la ville allemande réunifiée, une autre qui s'est tenue à Toulouse et une autre encore à Riga en 2014, Bruxelles a l'honneur d'accueillir du jeudi 12 au samedi 14 mars ce 5^e Challenge qui aura pour cadre principal l'Ancienne Belgique. L'événement est organisé par la Brussels Blues Society en collaboration avec la Région de Bruxelles-Capitale.

Au total, vingt groupes et artistes sont en lice les vendredi et samedi. Les couleurs de la Belgique y sont défendues par Doghouse Sam And His Magnatones, trio explosif composé de Sam Wouter Celis (chant, guitare, harmonica), Frankie Gomez (batterie) et Jackie O'Ronnie, qui n'est autre que l'ancien contrebassiste de The Wild Ones, combo rockabilly sulfureux né à Bruxelles au milieu des années 80. En clôture du festival, trois lauréats sont choisis par un jury de professionnels. Comme l'Eurosonic (Groningen, Pays-Bas), Propulse (Bruxelles) ou le Glimps (Gand) le font pour le rock/pop, l'European Blues Challenge sert de tremplin à l'exportation pour tous ces groupes pas toujours médiatisés comme ils le mériteraient. *Organisateurs de festivals, agents, labels... Tout ce que l'Europe compte comme professionnels œuvrant dans la musique blues sont présents à cet événement. Les trois lauréats qui sont primés reçoivent la promesse de se produire dans des festivals très cotés en Europe. Mais pour tous les candidats, il y a des débouchés possibles, que ce soit pour du live, de la promotion ou une distribution d'album, rappelle-t-on à l'EBU.*

Le jeudi 12, en lever de rideau de la compétition, les spectateurs pourront, du reste, assister à une soirée 100 % noir-jaune-rouge où sont programmés quatre groupes belges ayant brillé lors des éditions précédentes de l'European Blues Challenge : Hideway, Lightnin'Guy, Howlin' Bill (le gagnant du premier European Blues Challenge à Berlin en 2011) ainsi que Fred & The Healers qui proposera à l'Ancienne Belgique un concert spécial «20^e anniversaire». Enfin, la fête blues ne se limite pas à l'Ancienne Belgique puisque de nombreux show-cases et concerts sont organisés dans différents clubs et cafés de la capitale (infos complètes sur le site de l'EBU). Une autre initiative, qui attire de plus en plus de visiteurs, est le Blues Market. Cette bourse qui se déroule pendant le Blues Challenge permet aux membres de l'EBU de présenter leurs festivals/organisations/labels/artistes lors de conférences ou de rencontres improvisées. C'est pas cool, tout ça ? Allez, on sort la bouteille de Jack Daniel's et on se met le *Complete Recordings* de Robert Johnson dans les oreilles pour fêter ça.

European Blues Challenge, du 12 au 14 mars, Ancienne Belgique.
www.europeanbluesunion.com



LE · COM

Un album “en attendant” l’album

Passages obligés pour s’assurer une crédibilité artistique ?
 Simples exercices de style ? Façons d’exister encore quand
 les projecteurs sont temporairement braqués ailleurs ?
 Le disque live, la performance acoustique et la collection
 de remixes peuvent être un peu tout cela à la fois.

DIDIER STIERS

A priori, cela pourrait tomber sous le sens. Les albums de remixes et autres galettes «unplugged» relèvent plutôt du «matériel d'attente», de tout ce qui peut faire patienter le public avant la sortie d'un album, un nouveau, un «vrai». Le cas échéant, les remixes et autres «versions» pourraient être la clé permettant d'entrer sur un marché en temps normal peu réceptif aux produits aussi exotiques qu'une chanteuse belge. Quand Mélanie De Biasio est revue et corrigée sous la houlette de Gilles Peterson, il devrait lui être en principe plus simple de se faire un nom en Angleterre ou aux États-Unis. Voire y tourner.

LE REMIX COMME CARTE DE VISITE

Matériel d'attente, que l'album *No Deal Remixed* de Mélanie De Biasio ? Sésame pour l'outre-Manche ou les États-Unis ? On peut en douter... Tout d'abord parce que ce disque n'a vu le jour que le 23 février dernier, alors que Mélanie a déjà eu l'occasion de se produire hors de nos frontières. À Londres, notamment, dans le cadre du Village Underground et du Meltdown, et puis ailleurs en Angleterre en première partie d'Agnes Obel. En outre, c'est l'album d'origine qui a attiré l'attention sur la chanteuse carolo. Et plutôt bien, même ! *No Deal*, sorti en 2013, a collectionné les chroniques enthousiastes : 4 étoiles dans le Guardian, Mojo et Record Collector, excusez du peu ! *I'm Gonna Leave You*, son single, a eu les honneurs de la playlist de la BBC (6 Music) et son interprète s'est retrouvée, elle, à l'affiche du *Later With Jools Holland*, ce qui n'était plus arrivé à un artiste belge depuis des lunes.

Ce *No Deal Remixed* est également, un peu, l'œuvre de Gilles Peterson. L'homme de radio et dj avait lui aussi apprécié l'album original, au point de devenir le curateur de cette collection de remixes. Des remixes parmi lesquels on retrouve celui de Eels, le tout premier jamais réalisé par Mark Oliver Everett. L'Américain, lui, avait craqué l'été dernier, quand Mélanie De Biasio faisait sa première partie au Royal Albert Hall à Londres. Eels et Peterson fournissent chacun leur version, de même que, entre autres, The Cinematic Orchestra, Chassol, Hex ou encore l'Italien Clap! Clap! Si à priori l'Angleterre connaît déjà l'artiste belge, les États-Unis y trouveront peut-être là une carte de visite pour le moins originale.

L'EXPÉRIENCE ACOUSTIQUE

Il fut un temps, que les moins de vingt ans ne peuvent pas connaître (air connu), où MTV ressemblait encore à quelque chose, multipliant les émissions originales et inventives. Bien sûr, ce n'est pas elle qui a un jour poussé les artistes à sortir les doigts de la prise et à empoigner une guitare acoustique, à se réunir le temps de ce qui ressemblait parfois à une jam et à se produire en petit comité, mais n'empêche, son *Unplugged* est un peu devenu l'une de ses marques de fabrique. En plus d'avoir donné naissance à quelques disques qui ont marqué l'époque et rempli les bacs des officines spécialisées. Clapton par-ci, Nirvana par-là... pour n'en citer que deux qui sont peut-être même déjà entrés dans les livres d'histoire.

Ils ont toujours été nombreux, ceux qui pratiquent l'expérience acoustique pour se ressourcer, changer quelque peu de décor, ou trouver de nouvelles sources d'inspiration le cas échéant. Parfois dans un environnement a priori plus apaisé, comme on l'imagine par exemple pour Colin H. Van Eeckhout d'Amenra. Il vient de se lancer dans l'aventure du disque solo acoustique, qu'il voit comme une sorte de journal de bord mis en musique. Avec une viole mécanique, semble-t-il !

Entre deux concerts de Thot, Grégoire Fray a lui aussi découvert les joies de la musique sans électricité. Il n'a pas encore multiplié les prestations du genre, mais lui aussi a été mordu. Là, je

bosse sur mon projet solo acoustique, qui devrait «sortir» dès le mois de mars. Mon but est de jouer au maximum le nouveau répertoire que j'écris pour ce projet. Quid alors du Thot en version unplugged ? L'expérience vécue d'avoir joué le répertoire de Thot de cette manière, c'est aussi une façon de revenir à l'essence des morceaux, qui sont avant tout composés avec une simple guitare acoustique avant d'être instrumentés et arrangés pour prendre la forme «rock-indus» qu'on connaît du groupe.

On l'aura compris, Colin Van Eeckhout tout comme Grégoire Fray n'imaginent pas l'album acoustique comme une simple péripétie ou le produit qui va faire patienter avant le prochain album studio ou la prochaine tournée. Mais je peux comprendre les groupes qui sortent des versions acoustiques. Après tout, à mes yeux, une chanson n'est jamais figée dans le temps et je trouve intéressant de voir comment elle peut évoluer au fil de son existence dans un répertoire et des performances.

LE LIVE PAS COMME LES AUTRES

À une époque où le disque ne se vend plus, ou si peu, et où les artistes tentent alors de compenser (principalement) par la scène, un album live peut parfois tomber bien à point. Un coup stratégique, histoire là aussi de faire patienter avant la sortie de matériel neuf. Certains ne font cependant pas les choses comme les autres et donnent un peu plus de sens, de consistance au traditionnel disque en public.

Septembre 2013 : les Girls In Hawaii sortent leur troisième album studio, *Everest*, refermant par la même occasion la parenthèse douloureuse ouverte avec le décès de leur batteur. Cirque Royal, Ancienne Belgique, Pukkelpop et autres : les concerts en salles et les festivals qui suivent valent au groupe une volée de critiques élogieuses et partout le public répond présent.

Novembre 2014 : dans ce contexte de «retour réussi», l'album *Hello Strange* fait un peu office de surprise. D'abord parce que ce disque compte treize titres, issus des albums studio (*From Here To There* en 2005, *Plan Your Escape* en 2008 et, donc, *Everest* en 2013) et de l'EP sorti l'an dernier (*Refuge*). Un peu tôt pour un best of ! Sauf qu'il ne s'agit pas d'un best of mais d'un live. Étonnant ? Arrivant après tous ces concerts, ça fait un peu opération marketing, genre «il faut battre le fer tant qu'il est chaud», d'autant qu'il existe aussi depuis le mois de janvier dernier en édition vinyle collector limitée !

Le groupe, où l'on compte plus d'un fan de Kurt Cobain, voit néanmoins *Hello Strange* comme un album à part entière. Différent, certes, mais à part entière. Enregistré en public et en acoustique à la Ferme du Biéreau à Louvain-la-Neuve, ce disque vaut à l'auditeur un GIH comme il ne l'a pas souvent entendu. Nouveaux instruments, arrangements modifiés ici et là, le répertoire du groupe se trouve une nouvelle vie, dans le style de démarche déjà entreprise par les garçons de Great Mountain Fire quand ils revisitaient leur album *Canopy*.

On avait envie d'une mise en danger, confient alors Antoine et Lionel sur les ondes de Radio Neo. C'est un pont entre ce qu'on a fait de plus naïf, de plus pur au tout début, et des choses qui représentent plus l'avenir, comme des versions qu'on change complètement. Ce n'était pas prémédité, mais ce n'est pas non plus anodin qu'il arrive maintenant : il y a là une idée de laboratoire. Nous voyons la suite de manière assez ouverte et lumineuse.

Un tremplin : voilà encore une autre utilité de l'album qu'on qualifierait sinon un peu vite d'«en attendant».

DÉCRYPTAGE



Cactus à la Maison des Musiques © Martin Huwert

CANDIDATS À «RÉSIDENCE»

À l'heure où le métier d'artiste connaît des heures sombres et où le disque ne fait plus recette, comment font nos artistes pour se préparer à fouler les scènes de notre communauté ? Il est vrai que les subsides et les bourses se font rares. Mais des dispositifs subsistent pour accompagner les talents ou leur permettre de répéter dans des conditions «live». Petit parcours fléché, en Fédération Wallonie-Bruxelles et même à l'étranger.

RAFAL NACZYK & FRANÇOIS-XAVIER DESCAMPS

En frappant à la bonne porte de la Fédération Wallonie-Bruxelles, musiciens de jazz, groupes de rock ou d'autres courants trouveront une panoplie de soutiens à la création de spectacles, d'aide à la production de CD et de vidéoclips, des bourses à la composition, etc. Mais qu'en est-il exactement quand on parle de possibilité de résidence ? Vers qui se tourner ?

LE SERVICE DES MUSIQUES NON CLASSIQUES

Côté financier, les possibilités sont rares. L'heure est principalement à la débrouille et à l'autofinancement. Le Service des Musiques non classiques, qui relève du Service général des Arts de la Scène de la Direction générale de la Culture, a toutefois dans ses missions l'obligation d'apporter aux artistes des aides à la résidence. Ces aides, uniquement financières, sont octroyées sous avis consultatif du conseil des musiques non classiques, à qui est venu déposer son dossier rempli en bonne et due forme, remis au moment opportun et rentrant dans les conditions.

Un décret prévoit que toute personne, morale ou physique, ait obtenu une reconnaissance de la Fédération avant de pouvoir

bénéficier d'une aide ou d'une subvention. *Cette reconnaissance ne constitue nullement une sorte de «carte professionnelle» ; elle est une étape obligatoire préalable à toute demande d'aide financière, renseigne donc encore le site.*

L'obtention de l'aide est également suspendue à la condition que l'artiste prenne contact avec une salle de spectacle qui sera partenaire de la résidence et l'accueillera pendant un minimum de 2 jours. Pour prétendre à une aide auprès du Service des musiques non classiques, la résidence ne peut pas se limiter à de simples répétitions ou à la seule mise en place d'un nouveau répertoire. Afin d'apporter une plus-value au concert, elle doit inclure un travail sur un dispositif scénique particulier (scénographie, costumes, décor, mise en scène, son, lumière) et/ou la présence d'un professionnel extérieur au groupe (regard extérieur, coach justifiant d'une expérience et d'un professionnalisme).

Il convient donc d'être attentif et de se renseigner : www.artscene.cfwb.be.

LES CENTRES CULTURELS ET LE CLUB PLASMA

Hors cette piste de financement éventuelle, l'artiste en quête d'un espace pouvant accueillir ses débordements scéniques voit



plusieurs options s'ouvrir à lui... s'il n'a pas peur d'empoigner son téléphone ou de faire chauffer son clavier.

Le dispositif des résidences est reconnu désormais comme un outil de développement culturel et de création artistique régional, national et européen, explique Françoise Gallez, attachée au service musique de la Fédération Wallonie-Bruxelles. Traditionnellement, des aides sont toujours allouées à l'enregistrement et à la promotion. Mais l'avantage des résidences, c'est qu'elles permettent de répéter dans des conditions live, avec des musiciens additionnels. Et de développer les aspects scéniques, liés à la lumière, à la régie son, auxquels ne sont pas toujours formés les artistes musicaux, souligne-t-elle encore.

La première option, la plus simple et la plus courante, c'est de contacter les structures susceptibles d'accueillir les artistes. Car les résidences font partie des missions de nombre de lieux, salles et institutions subventionnées par la Fédération Wallonie-Bruxelles.

Du Centre culturel René Magritte à Les-sines au Centre culturel de Chênée en passant par le Botanique à Bruxelles, les pistes sont nombreuses et variées et les artistes devraient pouvoir trouver écriin à leur musique dans un lieu plus ou moins proche de chez eux. Attention, par lieu de résidence, entendons-nous bien ! Il ne s'agit pas d'un simple lieu de répétition mais bien d'une structure capable d'accueillir groupe rock ou formation classique, en lui offrant les conditions scéniques et techniques susceptibles d'aguerrir à la pratique live et en public de leur art. Certains lieux acceptent également de recevoir des artistes en résidence en vue de l'enregistrement d'un album : préparation de maquette, session de composition en groupe et d'arrangements. Les salles «rock» du réseau Club PlaSMA ont également dans leurs prérogatives d'accueillir les artistes issus du milieu non classiques (musiques actuelles). Relativement bien équipés, ces lieux sont une bonne alternative aux centres culturels et seront donc plus enclins à accueillir des projets pop-rock-musiques urbaines dont ils connaîtront bien les attentes. Les membres de ce réseau sont : les Ardentes

Club à Liège, l'Atelier Rock à Huy, l'Entrepôt à Arlon, le Belvédère à Namur, le Magasin 4 à Bruxelles, le Recyclart à Bruxelles toujours, la Ferme du Biéreau à Louvain-la-Neuve, l'Atelier 210 à Bruxelles encore, le Rockerill à Marchienne et le Salon à Sily. Plus d'infos à dénicher sur www.clubplasma.be.

De plus petits lieux encore ont à cœur de soutenir les artistes et leur proposent également de venir travailler en leurs murs. Citons la Maison des Musiques à Bruxelles qui met à disposition une petite salle équipée et un technicien ou encore La Margagne, ce centre du namurois appartenant à la Fédération Wallonie-Bruxelles où les artistes pourront travailler et être même hébergés à un prix démocratique.

DES RÉSIDENCES ACCOMPAGNÉES

Certaines associations proposent quant à elles des résidences accompagnées, sous forme de coaching et autres accompagnements spécialisés. Dans cette configuration, les espaces ne se contentent pas de fournir un lieu équipé mais également des professionnels qui encadreront la résidence et conseilleront les musiciens. C'est le cas pour les musiques classique et contemporaine avec l'asbl Chamber Music for Europe, qui peut accueillir des musiciens et des petites formations (trio, quatuor) au sein de la Maison des Cultures et de la cohésion sociale de Molenbeek et de la Maison des Musiques à Bruxelles. La structure Ars Musica, qui développe le festival du même nom, propose elle aussi un programme centré sur la composition et la création, mettant en contact des compositeurs et des ensembles en vue de jouer de nouvelles œuvres en musique contemporaine.

Le Studio des Variétés est une émanation directe du Studio des Variétés de Paris créé en 1984. Il s'adresse aux artistes des musiques actuelles (en développement ou confirmés) bénéficiant ou non d'un encadrement professionnel (label, majors, éditeurs, agents, managers...). Il dispense trois types de formations : une version longue (35 à 40h d'accompagnement axées principalement sur la scène, le chant et l'ac-

compagnement musical), des formations courtes (3 à 4 jours de coaching scénique en vue de préparer tournées, showcases...) et des formations «à la carte» (technique du spectacle-son&lumière...).

Citons encore l'initiative de Ça Balance, un programme d'accompagnement musical initié par la députation provinciale en charge de la Culture à Liège. Cette structure vise à soutenir les jeunes groupes de musiques actuelles en leur proposant des outils de développement : enregistrement en studio, encadrement par un musicien conseil, séances de coaching, ateliers, master classes, aide à la promotion, aide à la programmation... L'aide s'adresse aux jeunes groupes belges (jazz, world, rock, pop, hip hop, chanson française...) et aux artistes solistes travaillant sur du matériel original uniquement.

Lézarts Urbains, actifs dans le domaine des musiques urbaines, proposent également épisodiquement des résidences accompagnées par des artistes issus du milieu.

ET À L'ÉTRANGER ?

Les «résidences» s'offrent aussi à l'international. Ici, c'est à Wallonie-Bruxelles Musiques, la structure qui fait la promotion des artistes à l'international, qu'il convient de s'adresser. WBM propose notamment une semaine d'accompagnement aux *Rencontres d'Astaffort*, créées il y a vingt ans par Francis Cabrel. Neuf jours durant lesquels quatorze artistes (A)stagiaires, comme on les surnomme, font chaque année trembler les briques du petit village du Lot-et-Garonne. *Les six premiers jours sont dédiés à la création, les trois autres aux intervenants et aux répétitions pour un concert live*, expose Patrick Printz, directeur de WBM. Ils y sont non seulement coachés par des artistes célèbres, mais ils doivent également apprendre à travailler collectivement. Ce travail de recherche est ensuite ponctué par un concert local où leurs chansons sont présentées, avec des parrains invités (Cali, Alain Souchon, Renan Luce...).

D'autres pistes pour trouver des aides & résidences en Fédération Wallonie-Bruxelles sont à glaner sur www.aidesauxartistes.be

IN SITU...

Arsonic MONS, À L'ÉCOUTE



© Isabelle François

Début avril, dans le cadre de l'événement Mons 2015, s'ouvre Arsonic, un tout nouvel endroit d'écoute aux belles ambitions.

VÉRONIQUE LAURENT

La stridence des scies circulaires résonne encore, pour l'instant, entre les murs immaculés de blanc de l'entrée de l'ancienne caserne des pompiers de Mons, tout en bas de la rue de Nimy. Tout ce bruit fera bientôt place à un calme plus propice à l'expérience musicale. Arsonic, Maison de l'Écoute, sera fin prête pour son inauguration début avril. C'est promis. À l'extérieur, deux façades : une classique tournée vers la ville et une contemporaine vers son entrée. Si différentes mais complémentaires, unies par quelques lignes de fuite et aux deux frontons qui se répondent. La confrontation des époques est soulignée par un geste architectural franc. Sur la partie contemporaine, l'alternance des briques verticales, utilisées côté pile ou côté face, offre l'ouverture et crée une rythmique, schémas de fréquences ou portées, pour les esprits imaginatifs. Du passé, il reste à l'intérieur les hauts plafonds voûtés des anciennes écuries, aujourd'hui devenues *Passage des Rumeurs* : une longue pièce d'exposition hybride entre objets d'art et de son qui distribue également les autres espaces. La Maison abrite également une salle de concert de 250 places, une salle de répétition, une pièce de «l'émerveillement sonore» réservée aux enfants qui viendront faire ici l'expérience de l'écoute de la musique. Et enfin, au cœur du bâtiment : la *Chapelle du Silence*.

PENSÉE, TEXTE, DOSSIER, PLAN

Quand Jean-Paul Dessy, le directeur artistique de Musiques Nouvelles, arrive il y a dix-sept ans à Mons avec son ensemble, il n'existe pas de belle salle où les musiciens sentent que leur son sera magnifié. Pour le compositeur, aussi chef d'orchestre et violoncelliste, il faut ici un lieu qui soit consacré au son, un lieu qui aide, porte la musique, comme le Manège de Mons le fait pour la parole. Jean-Paul Dessy parle de son rêve, rédige des textes, monte un dossier. Mons a l'ambition d'être une ville de culture et la Ville décide, il y a cinq ans, d'affecter les locaux de l'ancienne caserne au projet. La possibilité devient réalité. Les budgets venant de l'Union européenne et de la Fédération Wallonie-Bruxelles rassemblés, un concours est lancé. Une vingtaine de projets de bureaux belges et internationaux sont déposés. *Beaucoup de candidats étaient enthousiasmés par l'esprit du projet*, raconte Jean-Paul Dessy, *et la Chapelle du Silence constituait un défi, intrigait*. C'est le bureau belge Holoffe-Vermeersch Architecture qui l'emporte. Les architectes proposent pour matérialiser ce lieu insolite, un espace tout en hauteur qui s'élève en se rétrécissant, vers une ouverture de lumière zénithale dont on ne perçoit pas la source.



© Isabelle Francoux



© Isabelle Francoux

ASPIRATION, INSPIRATION

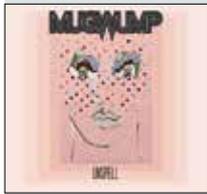
La *Chapelle du Silence* sera endroit de recueillement, contemplatif, gratuit, disponible à tous pour un moment de re-connexion avec soi-même. *On y diffusera des sons de la nature, des chants sacrés, des musiques dans leur parcimonie. Parce que le silence n'est pas l'absence de son, c'est la présence à soi. Et donc aux autres et au monde aime à répéter le directeur de Musiques Nouvelles. D'autres expériences de la musique seront à vivre dans la nouvelle salle, aussi asymétrique que la chapelle, aussi belle dans des proportions toutes différentes. Un petit balcon, un petit gradin et un grand gradin, disposés autour d'une scène centrale, lui donnent de l'ampleur. Des rideaux jouent la jauge pour moduler l'espace, de façon, par exemple, à installer une écoute frontale de 150 personnes. Côté programmation : Des musiques qui suscitent une véritable écoute, ce qui ne définit pas un genre musical, une esthétique ou même une époque, mais une qualité. Il y a des musiques de fine écoute dans les registres de la chanson, du jazz, du classique, du contemporain ; des musiques qui invitent à tendre l'oreille vers des choses plus subtiles, servies par une magnifique acoustique. Une préoccupation première et continue, prise en charge par l'acousticien Eckhard Kahle, qui a habillé la base de béton d'un bardage de séquences de bois, des planches de peuplier traité. Orientables, elles rendent l'acoustique de la salle légèrement modulable par une réverbération du son plus ou moins grande suivant leur angle d'inclinaison. C'est la salle toute entière qui peut être accordée. Comme un instrument de musique géant. Le Studio 4 de la Maison de la Radio à Flagey a servi de référence de définition d'un standard de qualité acoustique. Une salle construite il y a 85 ans et il est à noter que depuis, pas un centime d'argent public n'avait été consacré, ni à Bruxelles ni en Wallonie, à la musique qui s'écoute.*

SON, FUSION

Un luxe alors, cette Maison de l'Écoute en ces temps de restrictions ? *Un événement*, reprend Jean-Paul Dessy. *De quel luxe parle-t-on ? C'est un projet de 4 millions et demi d'euros. La Philharmonie de Paris, inaugurée en janvier, en a coûté 500. On a fait une Maison à la taille de la ville, de la Wallonie : à taille humaine. Je considère que c'est de l'ordre de l'indispensable, du nécessaire. Ce lieu va montrer qu'ici se dessine du lien social approfondi, une capacité à vivre l'art, la beauté, l'accès au son dans la disponibilité, le partage, le tout dans un même souffle. Le but est également d'élargir les activités à des expériences de poésies, contes, débats philosophiques. Les mots ne sont-ils pas aussi musique et son ? C'est toute la belle intention d'Arsonic, maison d'union, vivante, ouverte sur le monde, ouverte à tous.*

Arsonic, visites et animations du 3 au 5 avril de 10h00 à 18h00, rue de Nimy, 138, Mons
Infos : 065 39 59 39 - www.musiquesnouvelles.be

FWB

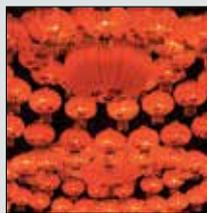

Mugwump
Unspell

Subfield/1, K7/V2

Vétéran des soirées bruxelloises, ambassadeur d'une électro sans œillères, Mugwump a exporté ses beats transgéniques sur les labels les plus influents de la planète synthétique (Kompakt, R&S, Eskimo, 1 K7). Ingénieur et hyperactif, ce militant des nuits courtes expose désormais sa science du dancefloor sur sa propre structure discographique. Après un E.P. introductif (Interluudes) conçu comme une somme d'influences inassouviées (disco, new-beat, techno minimale, house) à savourer sous quaaludes, l'artiste fait honneur à sa réputation d'agitateur. Jamais là où on l'attend vraiment, Mugwump sort un premier album composé de... chansons. Si le déverrouillage de guiboles demeure au centre des (d)ébats, Unspell se la joue Djokovic : à l'aise sur toutes les surfaces. Capables de scintiller sous les stroboscopes ou de briller sur les ondes, les nouveaux morceaux font la part belle aux invités. Avec Luke Jenner (ex-The Rapture), Circlesquare, Von Spar, Spookhuisje ou l'homme fort de Minimal Compact (Sami Morpheus Birnbach), ce casting alternatif relève du rêve mélomane : un monde sans frontière où le rock sort en boîte et où l'électro enchante au-delà des genres (funk, new wave, disco R&B ou post-punk). **NA**


Robbing Millions
Lonely Carnivore
 Autoproduction/(PIAS)

Récemment, Robbing Millions trustait, sans trop forcer, les sommets peu enviés des classements consacrés aux pires pochettes de l'année. Faut bien avouer que, de ce point de vue là, *Lonely Carnivore* tient le bon bout du mauvais goût. Mais, heureusement, là n'est pas l'essentiel. Inversement proportionnelle à la laideur de son visuel, la musique de la formation bruxelloise voyage dans les plus beaux interstices de la pop psychédélique contemporaine. Dans une galaxie éclairée par les étoiles de Radiohead, Tame Impala, MGMT ou Deerhunter, la comète Robbing Millions offre un spectacle hallucinant : des traînées de poussières toxiques, des explosions de mélodies effervescentes et une accumulation de tubes aux structures complexes et extravagantes. Sous le ciel belge, on a rarement assisté à un tel phénomène cosmique. **NA**


FùGù MANGO
JùJù
 Autoproduction

En 1982, King Sunny Adé débarquait du Nigéria avec *Juju Music*, un premier album fondamental signé sur le label Mango. C'est



© Math G. Logez/Agic

I.G Jazz Collective
New Feel

IGLOO RECORDS

Qui pouvait imaginer en 2012, que le projet unique et éphémère de départ allait se muer en un véritable groupe, définitif et durable ? Cette année-là, Jean-Paul Schroeder avait proposé au jeune guitariste Guillaume Vierset de revisiter la musique de célèbres musiciens belges- et liégeois en particulier – dans le cadre du festival Jazz à Liège. Succès oblige, le groupe, composé de la crème de la jeune génération de jazzmen belges (Igor Gehenot (p), Jean Paul Estievenart (tp), Steven

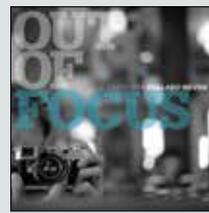
peut-être un détail pour vous mais, pour FùGù MANGO, ce disque veut dire beaucoup. Le groupe bruxellois suit en effet à la lettre les préceptes de cette musique conçue au carrefour de l'Afrique et de l'Occident, entre mélodies pop et rythmes ancestraux. C'est la base de l'afro-pop : un modèle pour Paul Simon (avec l'album *Graceland*) et une référence ancrée dans les gènes de jeunes blancs désormais installés dans les chefs-lieux de la hype. De Londres (Jungle) à New York (Yeasayer, Vampire Weekend), la transe de la savane met le feu au bitume. Bruxelles suit aussi le mouvement avec le joli *JùJù* de FùGù MANGO. Sur ce disque pétri d'influences chaloupées et de fantaisies alternatives, le quatuor imagine sept bonnes raisons de danser sur la pluie. **NA**


Madé J.
Beat & Broke Ain't Broken
 Mattow Soundz

Loup solitaire, Madé J. a grandi sur l'île de Bali. Mais c'est à Bruxelles qu'il s'est fait une place au soleil. Fan de rockabilly et de guitares arrosées de whisky, le garçon s'est révélé en 2012 par l'entremise de l'album *Das Rumble*. Jamais à court d'envies électriques, l'homme aux cheveux longs revient aujourd'hui dans l'actualité avec *Beat & Broke Ain't Broken*, un deuxième essai transformé à l'aide d'une six cordes et de quelques références sous tension. En seize morceaux joués

Delannoye (ts), Laurent Barbier (as), Félix Zurstrassen (cb), Antoine Pierre (dm)) s'est vite retrouvé à tourner un peu partout dans le pays. Le répertoire s'est rapidement étoffé et Igloo s'est même proposé d'enregistrer un album. *New Feel*, c'est son titre, s'est légèrement éloigné du concept de départ puisque des compositions originales, toutes de la main de Vierset, se sont mélangées à celles de Philip Catherine, Alain Pierre, Lionel Beuvenens ou encore Éric Legnini. Mais l'enthousiasme, la fraîcheur et la liberté de ton est restée intacte comme au premier jour. L'album recèle en effet de morceaux très bien arrangés mais surtout très bien interprétés. Il suffit d'écouter la vigueur des solos de Jean-Paul Estievenart, par exemple, sur *Move*. De se laisser emporter par le drumming éclatant de Antoine Pierre. De respirer les superbes envolées d'Igor Gehenot sur *The End Is Always Sad*, soutenue élégamment par un Félix Zurstrassen impeccable d'un bout à l'autre de l'album. D'apprécier les entrelacements de saxophones de Delannoye et Barbier sur *Dolce Divertimento*. Et bien sûr, de se laisser bercer par la phraser à la fois lyrique et très moderne du leader (*Toscane* ou *Nick D* notamment). Voilà un disque qui propose autant d'excitation que de douceur, avec beaucoup d'homogénéité et de sincérité. À suivre. **JP**

Madé J. honore les mythes du rock'n'roll et réhabilite les friches industrielles de Détroit, planque historique des pionniers du punk. **NA**


Jean-Philippe Collard-Neven
Out of focus
 Igloo Records

Un nouvel album en deux temps de l'excellent (et infatigable) pianiste belge Jean-Philippe Collard-Neven. D'une part, des improvisations et compositions personnelles qui s'aventurent inévitablement dans les traces d'un Keith

Jarrett. Et des reprises (Jobim et Mancini) qui offrent une nouvelle vie vaporeuse à ces grands classiques jazzy. Un beau disque aux lignes mélodiques épurées qui baigne l'auditeur dans une ambiance ouatée, comme lorsque la vision se trouble en traversant une vitre embuée. **FXD**


José Bedeur et Charles Loos
Le Jeune Homme et la Vie
 Magno Music

Le sémillant contre-bassiste octogénaire José Bedeur et le pianiste Charles Loos se relancent en duo près de quarante ans après leur première collaboration, dans la foulée

du concert-anniversaire organisé pour les 80 ans de José Bedeur. Des compositions souvent sautillantes et taillées sur mesure pour le contrebassiste qui s'est d'ailleurs toujours aventuré aux quatre coins de la sphère musicale. Se côtoient ici pêle-mêle, valse, gigue, blues, et même reggae, au sein d'autres morceaux de facture plus classique. Le jazz comme source de jouvence ? Assurément. **FXD**



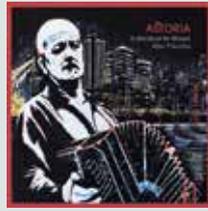
Joseph Jongen
Pages intimes
Nathan Braude, alto
- Orchestre
Philharmonique Royal
de Liège
- Jean-Pierre Haeck,
direction
Musique en Wallonie

En 1914, Joseph Jongen est contraint à l'exil en Angleterre avec sa famille. Jusqu'à la cessation des hostilités, le compositeur y donne quelques concerts en compagnie de grands noms de la scène, tout en étant très productif sur le plan de la composition. Les quatre pièces reprises ici se dessinent de 1915 à 1918 : la *Suite pour alto et orchestre*, à la demande de l'altiste Lionel Tertis, mais désapprouvée, les *Tableaux pittoresques*, pour petit ensemble puis élargi pour la création, *Pages intimes*, dédiées à ses enfants et la *Sarabande triste*, funèbre et dépourvue. Loin de la guerre, sous des teintes mahlériennes et ravéliennes, ces pièces au raffinement champêtre et féérique nous emportent vers la lumière. **AD**

La Jungle

s/f
Rockerill Records

Six cordes bien électrifées. Quelques fûts (de batterie) aux peaux bien tendues. Des riffs parfois bien ronflants mais le plus souvent acérés, voire over-speedés. Des rythmes hypnotiques et parfois métronomiques. De la transe. Et de la sueur, assurément. *La Jungle*, c'est un peu tout ça et plus... dans un simple duo guitare-batterie. Une formule gagnante qu'on avait repérée lors d'une label night dédiée à Rockerill Records, label sur lequel est sorti ce premier EP, primal, sauvage, moite. Et jouissif. **FXD**



Astoria

In the mood for movies
Outhere/Fuga Libera

Astoria s'est attelé depuis quelques albums, et de nombreux concerts, à interpréter, exclusivement, l'œuvre de l'argentin Astor Piazzolla. Ils reviennent ici avec un album à la thématique très référentielle puisqu'ils ont décidé d'enregistrer les compositions écrites par Piazzolla pour le cinéma (comme pour *Tangos*, *l'exil de Gardel*, de Solanas - César de la Meilleure musique de film en 86). On y retrouve également des réinterprétations de morceaux utilisés par certains réalisateurs dans la bande originale de leurs films (notamment par Terry Gilliam et son *Armée des douze singes*). **FXD**



Benoît Lizen

Naomka

HONEST HOUSE RECORDS

Biologiste et chercheur universitaire, Benoît Lizen se détourne des études théoriques le temps d'un exercice pratique : un premier album de blues intemporel gratté sur les cordes d'une guitare acoustique ou d'un banjo. Véritable tour de force, *Naomka* vadrouille le long des rives du Mississippi et dépeint la désolation des champs de coton à l'aide de mélodies à la beauté sauvage. *Ce titre ne veut rien dire*, explique-t-il.



Showstar

Showstar

VESPASONIC/FREAKSVILLE RECORDS

Cinq ans après sa dernière sortie discographique, Showstar est réapparu sur les écrans radar avec le morceau *Happy Endings*. Une façon anticipée de tirer sa révérence ? *On n'a jamais songé à la fin*, promet Christophe Danthinne, chanteur et guitariste de la formation hutoise. *Mais après trois albums, de grands moments et quelques désillusions, on voulait repenser notre façon de faire les choses. Au moment où Showstar était à l'arrêt, on a eu l'occasion de s'impliquer dans le projet éphémère Silicon Ballet. L'idée, c'était de s'enfermer quelques jours*

Naomka, c'est juste un nom propre. Comme les morceaux sont arrivés dans le désordre, je n'ai pas cherché à les rassembler sous une idée, un concept. Ici, la cohérence de l'album tient avant tout à la sonorité des chansons. D'autant plus que je les chante dans une langue imaginaire. Benoît Lizen berce en effet nos oreilles en *Galionka*, un dialecte inventé de toutes pièces. *Ça m'offre une liberté incroyable. Quand j'étais ado, j'écoutais surtout de la musique anglo-saxonne. Mais je ne pigeais absolument rien aux paroles. Au final, ce n'était pas plus mal. Tout cela stimulait mon imagination : chaque chanson était l'occasion d'inventer une nouvelle histoire. Cette réflexion m'a amené au Galionka. Pour moi, la musique, c'est comme un bon film d'horreur : pas besoin de montrer les monstres. Mieux vaut suggérer la peur. Ici, rien d'effrayant. Que du contraire. Hommage surréaliste à Robert Johnson, Skip James et à toutes les âmes en peine du delta, ce disque reconfortant sort de sa tanière avec près d'un an de retard sur la date initialement annoncée. Quand tu as le temps de faire les choses correctement, tu peaufines les mélodies, tu rafraîchis certaines idées et ajoutes des détails. Je ne suis pas pressé. Avec ce projet, mon seul objectif, c'est de m'amuser.* Mission accomplie et plaisir totalement partagé. **NA**

dans un lieu avec dix autres musiciens pour donner vie à un univers musical. Cette expérience a remodelé notre processus d'écriture. Ça nous a redonné de l'envie et du souffle. Showstar embarque alors sur un bateau figé dans les eaux de la Tamise. Enfermé dans des cales reconverties en studios d'enregistrement, le groupe partage ses morceaux avec le producteur londonien Rory Attwell (Childhood, Palma Violets). *Il vient de la scène punk. Cette esthétique nous intéressait dans la mesure où elle permettait de casser l'image clinquante parfois associée à notre nom. Sans concession, l'album éponyme de Showstar culbute les mythes anglais de l'ère Thatcher (Stone Roses, Happy Mondays) avec des guitares aiguës, des mélodies piquantes et des refrains terriblement tranchants. Showstar se refait une santé en enfermant douze chansons sous une pochette au visuel faussement négligé : un terrain vague surmonté d'un avis lapidaire (*Sorry No Image Available*). On n'avait plus envie de rentrer dans le jeu de l'image. Ce cliché est un pied de nez à toutes les démarches marketing. Pour faire ce disque, on s'est occupé de tout, de A à Z. Quand j'ai vu cette photo, j'ai pensé qu'elle correspondait parfaitement aux idées défendues sur l'album. Elle dit bien ce qu'est Showstar en 2015. Un groupe au top de sa forme.* **NA**

LISTE DES SORTIES

ENVOYEZ-NOUS LA DATE DE SORTIE DE VOS PRODUCTIONS.

Nous relaierons dans ces colonnes : larsen@conseildelamusique.be

CHANSON

Cloes & Paternote duo
Cloes & Paternote
Autoproduction

Jacques Duvall
Je ne me prends plus pour Dieu
Freaksville Records

Johana
Germination
Autoproduction

Vincent Liben
Animalé
Team4Action

Lilce
Papa Hey
Toi-Même! Productions

Cré Tommerre
Bordées Sauvages
Team4Action

William Dunker
Vikant au Sablon
Igloo Records

CLASSIQUE

Boyan Vodenitcharov
Random Patterns
Outhere/Fuga Libera (digital)

Johann Hermann Schein et la tradition des Leipziger Stadtpfeiffer
Ich will schweigen
Alice Focroulle,
Reinoud van Mechelen,
Béatrice Mayo-Felip
InAlto - Lambert Colson, direction
Outhere/Ramée

Joseph Jongen
Pages intimes
Nathan Braude, alto,
Orchestre Philharmonique Royal de Liège,
Jean-Pierre Haeck,
direction
Musique en Wallonie

Mario Capuana - Bonaventura Rubino
Requiem
Chœur de Chambre de Namur
Leonardo García Alarcón, direction
Outhere/Ricercar

ELECTRO

Lowcommittee
Race at Neon Club
Vlek Records

Vavox
.be
Atomium

Wonder Monster
Reborn
Autoproduction

Mugwump
Unspell
Subfield

EXPERIMENTAL

D.L., JEAN
Early Nights
Sub Rosa

(R)
All About Satan
Cheap Satanism Records

JAZZ

Gipsy Swing Quintet de Liège
Impulswing
Syrius

Gorgona - Yannick Schyns Quintet
Stories & Pictures
Ars Nova

Jean-Philippe Collard-Neven
Out of Focus
Igloo Records

José Bedeur & Charles Loos
Le Jeune Homme et la Vie
Mogno Music

Nicola Lancerotti
SKIN
Lux
Autoproduction

Jack Van Poll
The Composer
Hans Kusters Music

Phil Abraham
Roots & Wings
Challenge Records

Théo Zipper Quartet
Faith
Autoproduction

Fabrice Alleman, Fabrizio Cassol, Thomas Champagne, Mannel Hermia, Robert Jeanne, Nicolas Kummert, Michel Mainil, Jacques Pelzer, Jan Rzewski, Pierre Vaiana, Tom Van Dyck
Sax Celebration
Igloo Jazz Records (digital)

Raf D. Backer
Rising Joy
Prova Records

Ig Jazz Collective
New Feel
Igloo Records

MUSIQUE MILITAIRE

Royal Symphonic Band of the Belgian Air Force
Spotlight on Soloist & Composers
ASBF Production

POP - ROCK

Azerty
Jalhay
Autoproduction

FuGü Mango
JüJü
Autoproduction

Goldenboy
Lola
Freaksville Records

La Jungle
La Jungle
Rockerill Records

Benoit Lizen
Naomka
Honest House Records

Madé J
Beat & Broke Ain't Broken
Morrow Soundz

Paon
62TV Records/(PIAS)

Raphy Razz
Through the Dark
Brozen Productions

Quadrupede
Togoban
Black Basset Records

Robbing Millions
Lonely Carnivore
Autoproduction/(PIAS)

Roscoe
Mont Royal
[PIAS] Recordings

Vincent Scarito
Beings
Autoproduction

Showstar
Showstar
Vespasonic/Freaksville Records

WORLD - TRAD

Astoria
In the Mood for Movies
Outhere/Fuga Libera

Karavan
Arnoquins
Autoproduction

Myriam Fuks, Ensemble Lakatos and Friends
Ver bin Ikh
Avantclassica

José Van Dam meets Carlos Gardel
José Van Dam Jean-Louis Rassinfosse Jean-Philippe Collard-Neven
Cyprus

Slang & Purbayan Chatterjee
Pace of Mind
Zig Zag World

ÉCHOS D'AILLEURS

MÉLANIE DE BIASIO À L'EUROSONIC

On avait repéré Mélanie De Biasio avec son superbe *The Flow*, où la chanteuse pose sa voix grave et chaudement texturée sur un jazz teinté de blues et de folk. Visiblement, nous n'étions pas les seuls. Lauréate des European Border Breakers Awards, une cérémonie qui récompense les nouveaux artistes européens dont le succès a dépassé les frontières, la musicienne envoûtée avec un show minimaliste et élégant.

Lu sur tsugi.fr, posté par Elsa Ferreira le 19 janvier

MOUNTAIN BIKE Y ÉTAIT AUSSI

(ET S'EST FAIT REMARQUER)

Considéré, à Bruxelles, comme un des groupes les plus excitants de ces derniers mois, ce quatuor franco-belge a démontré une réjouissante capacité à électriser ses mélodies pop de riffs sales et têtus. Leurs allures de joyeux lurons - débarquant en slip, habillés de longs maillots de basket vintage - collent à une désinvolture qui n'oublie pas que le rock n'est rien sans l'urgence. Mené par Étienne, Perpignanaït haut comme trois pommes mais au charisme malicieux, Mountain Bike file à toute blinde sur le parcours accidenté d'un premier album éponyme, plus proche des confrères américains de Parquet Courts que du plat pays.

Lu sur lemonde.fr, posté par Stéphane Davet le 19 janvier

CHIVA ON VICE

La Chiva Gantiva es un águila con cara de chivo que vuela muy alto y viaja de continente en continente, contagiando ganas de vivir y de disfrutar a cada instante. Así describe Rafael Espinel, frontman implacable, a la suya, una banda que, desde su centro de operaciones en Bélgica, hace algunos años es patrona del ritmo, derrochadora de buena vibra y catalizadora de sudor en el globo. (...) para lograr una mezcla musical única y embriagadora que, con especial énfasis en las furiosas tradiciones musicales del Caribe colombiano, el funk cachondo, el rock de estadio y el afrobeat despiadado, ha recorrido miles de kilómetros encendiendo todo tipo de tarimas con su adrenalina, provocando entre el público un desenfreno semejante al de un Rage Against The Machine tocando bullerengue.

Lu sur vice.com, posté le 4 février



© NICOLAS MOINS



© Theophile Fabelland

VUE DE FLANDRE

Mec Yek

MUSIQUE BALKANIQUE À LA SAUCE BRUXELLOISE

Mec Yek fusionne avec merveille le son métissé world/rock cuivré de Jaune Toujours avec la musique tzigane des chanteuses slovaques Katia et Mielka Pohlodkova. Le groupe sera au festival Balkan Trafik pour présenter son deuxième album. *On veut briser les clichés établis par rapport aux tziganes.*

BENJAMIN TOLLET

Cela fait un bon petit temps que Piet Maris, chanteur et accordéoniste du groupe bruxellois Jaune Toujours, est passionné par la musique tzigane d'Europe de l'Est.

Mon premier contact avec cette musique date des années 90 quand un ami était à la recherche d'un accordéoniste pour accompagner un chanteur tzigane. J'avais des doutes car je ne connaissais pas du tout le répertoire ni la langue, raconte Maris. Le chanteur venait d'un village hongrois près de la frontière polonaise. Sur place, c'était confrontant de voir dans quelles conditions les tziganes vivent. La persécution pendant la seconde guerre mondiale et le communisme ont quasi entièrement détruit leur culture. Seules restent leur mentalité et la musique.

Vu que les tziganes jouent de manière très différente, il a fallu beaucoup répéter. Quand on reprenait un morceau, ils disaient toujours mek yek, ce qui veut dire «encore une fois». Ce n'était qu'un premier pas dans la musique tzigane, mais l'idée était née, ainsi que le nom du groupe, Mec Yek. Mec avec c, pour faire plus bruxellois, explique Maris. Lors d'un concert à Gand, deux chanteuses nous ont rejoints sur scène et ne nous ont plus quittés. Elles font partie du groupe depuis lors.

GIPSY HIP

Avec les sœurs Katia et Mielka Pohlodkova, Maris a trouvé les chanteuses parfaites pour faire le genre de fusion qu'il avait l'habitude de faire avec son groupe Jaune Toujours. On part de la tradition pour en

faire quelque chose de moderne. On marie le monde plutôt roots et rock de Jaune Toujours avec la musique que Katia et Mielka écoutaient en grandissant : la musique tzigane traditionnelle chantée en romani et le r'n'b. Même si ce r'n'b est souvent de mauvais goût, on en a tiré l'essence pour faire une musique qui puisse plaire à un plus grand public. Un nouveau genre était né, le «gipsy hip»!

Leur premier album *Antikrisis* (2008) allie «cardasses» (morceaux rapides) et «halgads» (lents et tristes). Certaines paroles parlent des camps de concentration et de la peur sacrée que les tziganes ont des skinheads. En Europe de l'Est, il y a encore beaucoup de racisme contre les tziganes. Leurs maisons sont incendiées, un père se fait battre avec une batte de baseball devant sa femme et ses enfants... On ne peut presque pas croire que cela existe encore de nos jours. Les tziganes n'osent rien faire à cause de la discrimination de la police et par peur de représailles, affirme Maris. Quand ils fuient leur pays et arrivent en Belgique, on les renvoie car ils viennent d'Europe. Pourtant, leur peur d'être agressé est fondée. Le racisme chez nous n'est rien comparé à là-bas.

Le nouvel album, sans titre au moment de l'interview, sortira juste à temps pour le festival Balkan Trafik fin avril. On utilise le titre *Taisa*, une expression qui veut dire «on verra bien demain». Les tziganes vivent au jour le jour, ils n'ont pas le choix de faire autrement. Une des grandes différences avec le premier album sera que les chan-

teuses sont bien plus affirmées. Ce sont de superbes chanteuses avec une grosse présence scénique. Il fallait captiver cette énergie sur l'album, raconte Maris. Tout le monde a des préjugés par rapport aux tziganes : ils vivent dans la saleté, ce sont des soulards... Une image folklorique qui ne reflète pas la réalité. Il y a des tziganes qui veulent une vie normale comme tout le monde. Le succès de la musique balkanique, avec les films de Kusturica et la vague Balkan beat, n'a pas vraiment aidé à briser les clichés.

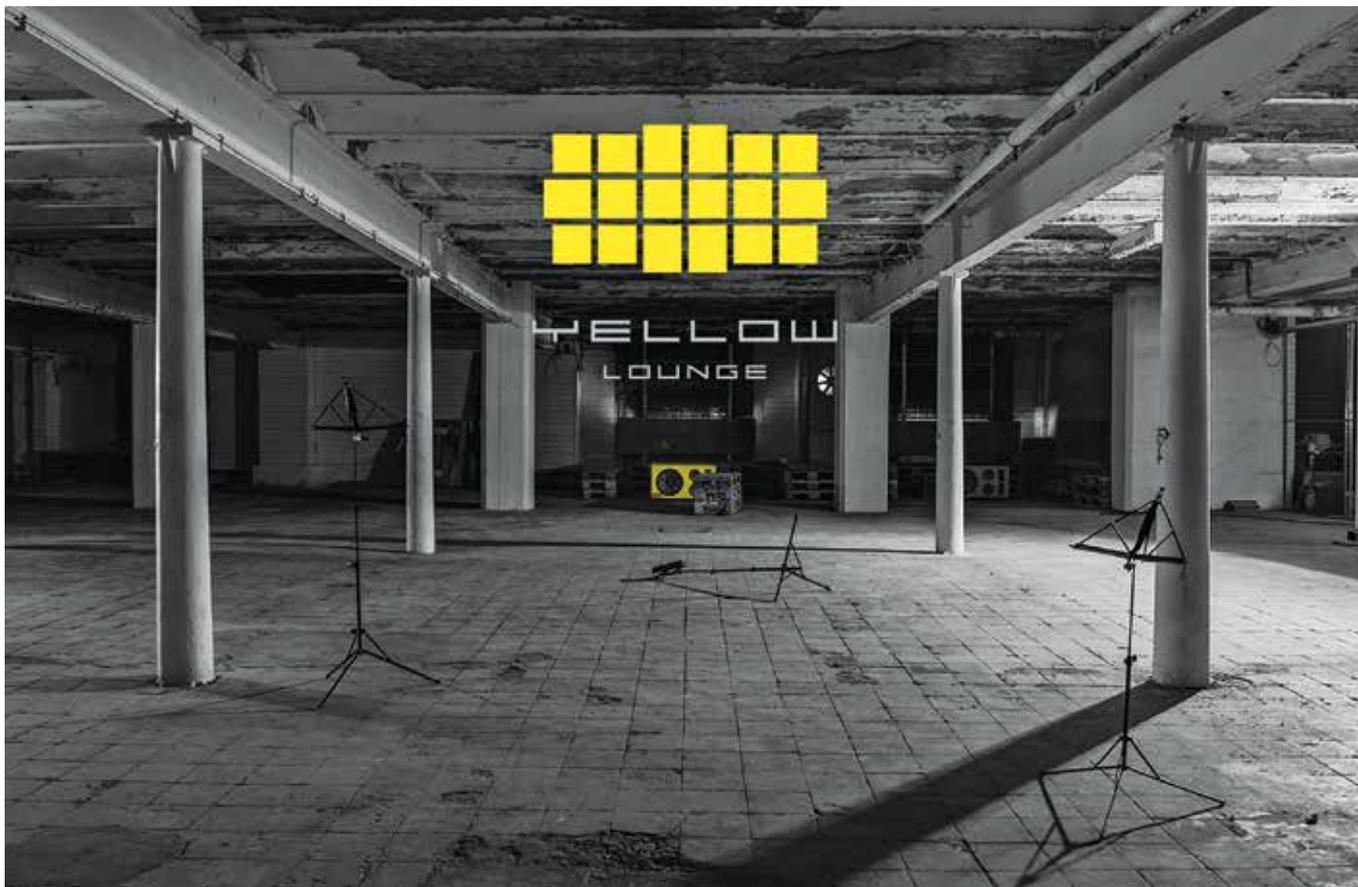
.....
www.choux.net

BALKAN TRAFIK

.....
 du 23 au 26 avril

Balkan Trafik est le festival de musiques balkaniques par excellence. En quelques jours, il nous offre le meilleur de la culture d'Europe du sud-est au Palais des Beaux-Arts de Bruxelles. Ouverture des festivités le jeudi 23 avril avec un événement gratuit sur la Grand Place. Vendredi 24 et samedi 25 avril, chaque petit coin du BOZAR sera utilisé pour écouter de la musique aussi bien traditionnelle que moderne, boire du bon vin des Balkans ou encore savourer la gastronomie de la région. Au menu : de la danse, des expositions, des animations, des workshops et des master-class. Le dimanche, le cinéma sera la star lors du Balkan Trafik Film Day en collaboration avec le Brussels Short Film Festival. Côté musique, ce seront une vingtaine de groupes qui se succéderont, avec notamment Goran Bregovic, Kristijan Azirovic Brass Band (de Serbie, vainqueur du Guca festival 2013), Mec Yek bien sûr ou encore Oratnitza.

.....
www.balkantrafik.com



VUE D'ALLEMAGNE ET DE BELGIQUE

Yellow Lounge

AU KLARA FESTIVAL

Du 6 au 21 mars prochain, le Klara Festival investira à nouveau pas moins de douze lieux artistiques belges pour quinze jours de musique. Dans l'optique d'offrir au public une vision plus moderne et plus audacieuse du langage classique, l'essence même du festival réside dans la diversité et la variété du projet artistique. Pour cette édition, nouvelle perspective: comment introduire la musique classique dans les clubs? Avec «Yellow Lounge», concept d'alternance entre musiciens classiques et DJ, la question est posée.

AYRTON DESIMPELAERE

Le Yellow Lounge est un concept qui a été imaginé et créé à Berlin il y a sept ans; oui, dans cette même Allemagne qui a vu naître la si novatrice et anticonformiste école de Darmstadt, siège d'immenses compositeurs ayant contribué à ce que la musique reste capable d'évolution. Quel rapport avec le Yellow Lounge? Ce concept est représenté sous la forme d'un concert réunissant un collectif d'artistes autour de la musique classique dans le cadre d'une soirée de clubbing branché. Ce collectif d'artistes nous fait entendre un programme d'un paradoxe transcendant: nous pouvons entendre une alternance de performances de DJ face (et non pas contre) à de grandes œuvres de la musique classique interprétées par des artistes de renom; et ceci dans des espaces urbains où l'on ne s'attendrait pas à une telle association. Le public, de plus en plus nombreux chaque année dans les différentes villes du monde (Amsterdam, Londres, Vienne, New-York, Berlin, Bruxelles), est la cible de cette innovation, et est invité à participer par le biais de la danse.

D'un côté comme de l'autre, la première pensée qui nous vient à l'esprit est: *encore une tentative de dépoussiérer la musique classique vouée à l'échec par son trop petit nombre d'initiés!* ou bien, de l'autre bord: *pourquoi mêler deux musiques qui ne peuvent se comprendre?* Et bien non! Nous n'assistons pas ici à une tentative désespérée, ni à un appel au secours, et encore moins à un duel; mais bien un cessez-le-feu entre musique actuelle et musique classique, un espace d'échange dans une ambiance décontractée et détendue, et aussi – et surtout – à une réconciliation. N'est-ce-pas cela le thème du festival: l'amour – donc dans un premier temps duel, puis passion et enfin réconciliation pour avenir meilleur?

Et quand bien même cette idée de réconciliation paraîtrait saugrenue, un des ancêtres de la musique actuelle est cette musique que nous qualifions de classique... N'est-il pas alors touchant de les réunir ne serait-ce que le temps d'une soirée?

En coproduction avec Universal Music, le Yellow Lounge s'invite à Bruxelles et se

verra honoré par une distribution exceptionnelle: la violoniste Hilary Hahn, le ténor polonais Piotr Beczala, renommé pour la qualité de ses interprétations, riche, mature et solide, le joueur de mandoline israélien Avi Avital, qui a décroché une nomination aux Grammy Awards, accompagné ici par quelques musiciens de l'orchestre baroque belge B'Rock XS, et Cory Smythe, pianiste qui s'intéresse tant à la musique classique qu'à la musique contemporaine ou encore à l'improvisation. Du côté plus actuel, le Fuse retrouvera Lefto, DJ international et *Le Concert Invisible* de Jérôme Porsperger, DJ bruxellois fasciné par la musique classique et qui dirige les musiciens invisibles de son orchestre de pierres et de tuiles. Le programme réunira des œuvres de Vivaldi, Massenet, Bizet, Gounod à travers leurs couples phares: Carmen-Don José, Roméo et Juliette, Werther-Charlotte. Enfin, c'est le club légendaire, le Fuse, qui prètera son décor au tout premier Yellow Lounge en Belgique. Ce (night-)club bruxellois a été créé en 1994 par Thierry Coppens et Peter Decuyper et s'est spécialisé dans la diffusion de la musique électronique. Il est une référence reconnue dans le monde de la musique techno en Belgique. En route donc, pour que jamais La Musique ne se meure...

31 concerts, 1.182 musiciens, 48 solistes, 12 chefs d'orchestres, 21.000 visiteurs, 250.000 auditeurs sur Klara, 14 millions d'auditeurs dans le monde, des chiffres qui ont de quoi faire pâlir. Car le KlaraFestival, c'est avant tout une machine bien rôdée où la qualité prime sur l'événementiel. Le thème de l'édition 2015, *If love could be*, se dessine comme le lien indéfectible entre passion et compassion. L'amour, thématique très souvent utilisée en musique, est donc au cœur du festival, autour des couples mythiques que sont Roméo et Juliette et Tristan et Iseult. Une thématique considérée sur le long terme puisque le KlaraFestival entame en mars une trilogie autour de l'amour et de la passion, qui sera poursuivie lors des deux prochaines éditions. Le projet artistique proposé fera évoluer des concerts «classiques» et des associations inédites dans les salles habituelles (Bozar, Flagey, Singel, Concertgebouw Brugge), ainsi que dans d'autres lieux

plus surprenants: Kaaitheater, Bronks, le Fuse, Ancienne Belgique... Le but? Donner un nouvel élan à la musique classique, l'associer à des styles opposés, bref faire du festival un lieu d'expérimentation grâce à un large éventail d'œuvres, d'artistes et de lieux.

Se succéderont notamment Hilary Hahn au Fuse, René Jacobs avec *Le Barbier de Séville* de Rossini, Alexander Melnikov et Jean-Guihen Queyras en musique de chambre, ainsi que des ensembles prestigieux: Mozart, Strauss et Chostakovitch par le Concertgebouw Amsterdam, *Tristan et Iseult* vu par Frank Martin avec le Rias Kammerchor Berlinoise, Bernstein par le Brussels Philharmonic, Messiaen par le Nippon Symphony Orchestra Tokyo... À côté de ces concerts «classiques», le théâtre musical ne sera pas oublié: le *West Side Story* de Bernstein associé à la projection des bandes restaurées sous la direction de Wayne Marshall et le Brussels Philharmonic, ou encore une nouvelle production en création mondiale de Serge Verstockt associant gamers japonais, pornographes numériques, chœur de mégaphones, le troubadour Belcanto... à l'Ancienne Belgique. L'ensemble berlinois Kaleidoskop investira le Bronks pour une expérience auditive dans une totale obscurité, associant des œuvres de Janáček et Prokofiev alors que Giovanni Antonini et son orchestre, Il Gardino Armonico, seront en résidence pour trois soirées (Locatelli, Haendel, Mozart, Haydn, Gluck...). Avec *Supernova*, les jeunes talents de Belgique sont aussi à l'honneur, comme le Mosa Trio, Zerka-lo Quartet ou O'Brass. Et parce que le KlaraFestival s'ouvre à toutes les disciplines, le Salzburger Marionettentheater proposera une autre lecture de *Der Ring des Nibelungen* de Wagner, moins longue que la version originale. Une édition riche en audaces où l'originalité des associations permettra sans aucun doute d'offrir au spectateur un autre regard sur la musique classique, sans oublier les ondes où seront retransmis concerts et émissions thématiques.

L'INTERVIEW INDISCRÈTE

Chez Jali

Que ce soit à la télé, dans son nouveau rôle de coach de la quatrième saison de *The Voice Belgique*, en radio, où tourne *Je Pars* – très joli single sur le thème du déracinement – ou dans les coulisses de D6bels On Stage, quelques minutes avant de dévoiler en live des extraits de son nouvel album à paraître le 20 avril, Jali dégage la même impression. Celle d'un jeune homme intelligent qui croque la vie de ses belles dents blanches, qui sait où il veut aller mais qui n'oublie jamais ses racines. Avec, en bonus gratuit et permanent chez lui, le sourire communicatif en guise de respiration. Tirant son nom d'artiste de la plus haute colline de Kigali, la capitale de son pays natal, le Rwanda, Jean-Pierre Ntwali a séduit, dans une touchante unanimité publique et critique, avec *Des jours et des lunes*, disque inaugural en 2011 qui réussissait le challenge d'être à la fois positif, entraînant et conscientisé. À la veille de la parution de son second album, Jali nous présente ses objets fétiches. Pas de doute, le garçon est bien le produit de sa génération.

LUC LORFÈVRE



© David Olléamy



MA GUITARE

Ce n'est pas «la» guitare, ce n'est pas «une» guitare, c'est MA guitare. Quand je me réveille, elle est toujours là, posée sur un pied, à côté de mon lit. Je ne pousse pas encore la fascination à dormir en la serrant dans mes bras mais je lui ai néanmoins donné un prénom, Martine. C'est sur cette guitare que j'ai écrit mes premières chansons. Il n'y a pas un morceau de mon répertoire qui ne soit né sans que Martine ne soit impliquée. Pour mon nouvel album, j'ai élargi la palette des sonorités, j'ai souhaité exploiter d'autres thématiques et j'ai travaillé avec de nouvelles personnes. Mais tout est parti de cette guitare. Elle est le fil rouge de toutes mes créations, une compagne fidèle et un objet avec lequel j'entretiens une relation sentimentale qui tient presque du fétichisme. Oui, ce n'est pas «une» guitare, c'est «MA» guitare.



MON LAPTOP

C'est mon bureau, mon pense-bête, mon agenda, ma bibliothèque, ma banque, ma discothèque, ma boîte aux lettres, mon dictionnaire... Bref, un objet indispensable à mon quotidien. Après m'être brossé les dents, la première chose que je fais, c'est allumer mon laptop. J'avoue que je ne suis rien sans lui. Je l'emmène partout avec moi. J'ai des tonnes de fichiers, d'applications et de dossiers. Si je jette les premières notes de mes chansons sur ma guitare Martine, c'est mon laptop qui accueille tout ce qui me passe par la tête. Je suis un pur produit de ma génération, j'ai grandi avec Internet et les réseaux sociaux et je ne peux m'en passer. C'est sur Internet que j'ai appris à jouer de la guitare. Je n'ai pas de poste de télévision à la maison et mon ordi est aussi un bel outil pour regarder toutes les nouvelles séries.



MON APPAREIL PHOTO

Quand j'ai commencé à suivre au milieu des années 2010 des cours à l'ICHEC, à Bruxelles, j'avais deux passions : la musique, qui était alors un hobby que je pratiquais le plus souvent seul à la maison, et la photographie que j'appréciais à tel point qu'elle me semblait être un débouché professionnel possible. Vous connaissez la suite de l'histoire. La musique est restée une passion mais c'est devenu aussi mon métier. La photo, c'est pour m'amuser mais je suis vraiment accro. J'ai un bon appareil mais ce n'est pas la technique qui m'attire, plutôt le sujet et la manière de l'aborder. J'adore prendre les gens en portrait, c'est mon truc. Dans les coulisses des festivals ou des salles de concerts, je suis devenu un peu le «parapazzi artiste». J'ai des tonnes de photos dans mon laptop mais hormis à mes potes, je ne les montre pas souvent et il est hors de question que j'en fasse un «book» ou que j'y consacre une expo. C'est mon jardin secret et je m'y réfugie sans penser à rien d'autre.

C'était le...

19 OCTOBRE 1940

Cet article, paru dans Le Soir (occupé) en 1940, pose les jalons de la naissance des futures Jeunesses Musicales.

Auteur: Piero Kennell © de la Jeunesse Musicale 1975/80

LE SOIR

LE MOUVEMENT MUSICAL

Premier Concert pour la Jeunesse

L'aspect de la salle du Palais des Beaux-Arts était, feuil, des plus sympathique. Un bouillonnement de jeunesse, de vraie jeunesse, saine, sans les préoccupations qui tourmentent à présent les cerveaux des hommes, communiquait au spectacle toutes les nuances de l'espoir et de la confiance dans l'avenir. Il est bon que le cœur des jeunes ne soit pas touché de pessimisme, car c'est à eux qu'incombe la tâche difficile de reconstruire la vie. Le jeune auditeur, qui remplissait la grande salle de concerts, a écouté toutes les œuvres du programme avec une attention digne de tout éloge.

Il faut complimenter le directeur de la Philharmonique, M. Cuvelier, pour la réussite de cette magnifique entreprise éducative. Il a su entourer, d'ailleurs, cette manifestation artistique, des attraits indispensables pour stimuler l'intérêt des jeunes. Le concours rédactionnel est particulièrement heureux. Il peut constituer un agrément en même temps qu'un travail utile. Chacun doit exprimer, à sa manière, les impressions sur les œuvres entendues. A la fin de l'année, un jury examine ces impressions et octroie des prix aux meilleurs travaux. Les prix sont, naturellement, en harmonie avec l'âge et les goûts des concurrents.

Cette œuvre pédagogique doit être poursuivie; elle rendra un grand service à la culture musicale du pays. Mais il convient qu'elle soit complétée, si elle doit atteindre le maximum d'efficacité. J'insiste, à ce sujet, sur les observations déjà exprimées dans mon article « Concerts pour la Jeunesse ». S'il s'agit simplement de parfaire la culture des jeunes qui ont acquis déjà un certain développement de la sensibilité musicale, il n'y a rien à faire, car ces auditions deviennent des concerts ordinaires dédiés à un public spécial. Mais si c'est précisément cette compréhension artistique qu'il faut créer, ou même rectifier, un labeur préparatoire s'impose.

L'audition des chefs-d'œuvre de la musique ne fera jamais avancer d'un pas ceux qui ne la comprennent pas ou qui la comprennent mal. Comprendre la musique n'est pas s'amuser à percevoir le jeu extérieur des sons, mais capter le sens expressif concret de son organisation dans les formes. Cette expression particulière ne pénètre pas les esprits par le moyen des explications littéraires autour des œuvres; au contraire, ces explications peuvent égarer l'imagination et amener à une fausse perspective où tout

ce qui est accessoire ou secondaire est pris pour fondamental, si la vraie compréhension musicale n'a pas été éveillée au préalable. Nous voyons souvent, par exemple, que l'attention du public est presque toujours attirée par la dextérité des exécutants ou par la légende littéraire des œuvres, et très rarement par la musique elle-même. Nombre de ceux qui se disent amateurs témoignent de cela. J'ai dit déjà que la musique peut être comprise seulement par un acte d'intuition, comme d'ailleurs tous les arts, et qu'un moyen rapide, direct et naturel d'éveiller cette faculté était la pratique du chant choral dès l'enfance. Il faut y ajouter l'audition fréquente et discrètement commentée d'œuvres dont la complexité doit être graduée à partir des chants de caractère populaire. J'avais expliqué aussi comment une « discothèque » peut être créée et renouvelée, afin que ces auditions de difficulté progressive soient toujours possibles dans tous les centres d'enseignement. En réalité, cette tâche n'appartient pas à une société privée, mais à l'Etat qui, dans ce but, peut nommer un professeur de chant compétent, bon musicien, pour chaque école. Une unité d'orientation est indispensable. Il est donc logique que ce labeur soit surveillé et dirigé par les Conservatoires, à condition que les Conservatoires comprennent la signification sociale de l'entreprise. Je sais, par expérience, à quels résultats surprenants conduit une organisation semblable. D'ailleurs, tout le monde le sait aussi bien que moi. La seule chose qui manque est un peu de volonté pour mettre le plan en marche.

Après cette digression, revenons au Palais des Beaux-Arts. Ce premier concert était dédié à la musique belge. Le programme contenait: trois danses de « Céphale et Procris », de Grétry; « Variations Symphoniques », de Cés. Franck; « Danses flamandes », de Jan Blockx; et l'Ouverture de « La Pacification de Gand », de Peter Benoit. L'œuvre de Blockx, dont la vulgarité des idées et la médiocrité d'écriture sont manifestes, aurait dû être remplacée par autre chose — disons, par exemple, de Auguste de Boeck. Dans un concert éducatif comme celui-ci, on doit tâcher d'éviter toutes les causes de confusion. En effet, les jeunes auditeurs pourraient croire que ces Danses flamandes figuraient au programme au même titre artistique et historique que les œuvres de César Franck

et de Grétry.

Le concert fut dirigé avec une grande intelligence par M. Weemaels. L'Orchestre National de Belgique a exécuté les œuvres d'une façon impeccable. Signalons maintenant l'extraordinaire et admirable version des Variations Symphoniques offerte par le pianiste M. Marcel Maas.

Le jeune public applaudit avec enthousiasme et les œuvres et les interprètes. Une note préparatoire au concert, de M. Ernest Closson, avait été remise aux écoliers. Ceux-ci, dès à présent, seront organisés en « Jeunesses Musicales ». Espérons que ces fêtes d'art leur soient profitables.

Concerts de Mercredi

Le Trio en ut mineur, op. 9, n. 3, de Beethoven, « Aquilon et Orithie », de Rameau, le premier « Trio à cordes », de Jean Absil, et Cinq Chansons, de Fauré, constituaient l'intéressant programme interprété, aux Concerts de Mercredi, par M. Maurice de Grootte, basse, le Trio à cordes De Grootte, et Mme Lydia Courte, pianiste.

M. Absil y représentait l'actualité. La personnalité musicale d'Absil est une des plus remarquables non seulement en Belgique, mais aussi parmi tous les compositeurs d'aujourd'hui. Ses œuvres accusent la maîtrise propre de ceux qui ont trouvé la voie d'expression qui, justement, convient à leur tempérament et à leur conception de l'art. Ces œuvres produisent une émotion musicale pure; cette émotion qu'on a appelée technique, ce qui veut dire ici spécifique, émanant de la pensée musicale, elle-même. Voilà un trait distinctif de l'art vraiment moderne, comme de l'art nettement classique. Le Trio à cordes d'Absil écouté mercredi, ne fait que confirmer la ferme personnalité du compositeur.

Cette composition et celle de Beethoven furent très bien exécutées par le Trio De Grootte, dont il faut signaler la correction du jeu.

L'art de M. Maurice de Grootte, un des meilleurs chanteurs belges, lui permet d'interpréter les intentions esthétiques des œuvres avec une justesse extraordinaire. Il a chanté admirablement la Cantate de Rameau, ainsi que les Mélodies de Fauré. La partie de piano fut très convenablement jouée par Mme Lydia Courte.

Le succès du concert a répondu à son importance.

Auguste de TRIAY.

Le présent article est reproduit avec l'autorisation de l'Éditeur, tous droits réservés. Toute utilisation ultérieure doit faire l'objet d'une autorisation spécifique de la société de gestion Copiepresse: info@copiepresse.be

ARALUNAIRES²⁰¹⁵

DU 29/04 **ARLON** AU 03/05
EST UNE SCÈNE

MELANIE DE BIASIO
MLCD
ALAMO RACE TRACK
JACKY TERRASSON &
STEPHANE BELMONDO
PETER KERNEL
SHE KEEPS BEES
ANTOINE CHANCE
GET YOUR GUN
JESSICA93
LES DÉMÉNAGEURS
DIDIER SUSTRAC
ADRIAN CROWLEY
GONZO
ET BEAUCOUP D'AUTRES...

«SIESTE ACOUSTIQUE»
AUTOUR DE BASTIEN LALLEMANT

★ JP NATAF
★ CAMELIA JORDANA
★ BABX

CRÉATION ORIGINALE

★ PAON : CELEBRATION

SOIRÉE NOIR-JAUNE-ROUGE

★ THE BELGIANS
★ IT IT ANITA & GUESTS

«SOIRÉE À L'AFFÛT»

★ LISA PORTELLI
★ GAEL FAURE

60 ARTISTES : 5 JOURS DE CONCERTS
30 LIEUX DU PATRIMOINE PUBLIC ET PRIVÉ ARLONAIS
30 CONCERTS GRATUITS

WWW.ARALUNAIRES.BE